1	2	3

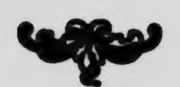
1
2
3

1	2	3
4	5	6

Joseph-Papin ARCHAMBAULT, S.J.

Les Retraites fermées

Œuvre providentielle entre toutes.
—PIE X.



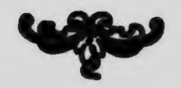
MONTRÉAL
Imprimerie du Messager
1915

Les Retraites fermées

Joseph-Papin ARCHAMBAULT, S.J.

Les Retraites fermées

Œuvre providentielle entre toutes.
—Pie X.



MONTRÉAL
Imprimerie du Messager
1915

Cum permissu Superiorum

Nihil obstat:

Marianopoli, die 22ª julii, 1915

E. Hébert, *censor librorum*

Imprimatur:

† Paulus, *Arch. Marianopolitanus*

Die 24ª julii, 1915

LES RETRAITES FERMÉES

Le but que poursuivent les retraites fermées, le bien qu'elles ont déjà accompli au Canada: voilà, en deux mots, la matière de ces pages.

Nous essayons, dans une première partie, de mettre en relief les caractéristiques de cette œuvre nouvelle, de la dégager nettement de celles qui s'en rapprochent. Les fruits qu'elle a produits en Europe, spécialement en France, en Belgique et en Hollande, complètent et fortifient notre exposé.

Dans une seconde partie, nous relatons l'origine et les débuts des retraites fermées au Canada. Ce sont surtout nos retraitants canadiens qui viennent alors témoigner. Leurs écrits: lettres, articles de revue, conférences, ont été largement mis à contribution.

Aux amis de l'œuvre, à tous ceux qui ont travaillé à son établissement dans notre pays, à nos anciens retraitants en particulier, nous dédions cette modeste étude.

Elle leur rappellera la valeur des retraites fermées, elle pourra leur être utile dans leur travail de recrutement.

PREMIÈRE PARTIE

Nature et but des retraites fermées

Ce qu'est une retraite fermée

Disons d'abord, pour ceux qui l'ignoreraient encore, ce que sont les retraites fermées.

Le mot signifie bien la chose. Œuvre de régénération morale et sociale, la retraite fermée réunit un groupe d'hommes dans une maison isolée où un prêtre leur expose, en les appliquant à leur état, les vérités chrétiennes.

Mais, — et c'est par là que se spécifie ce genre de retraite — au lieu de retourner, après chaque instruction, à leurs occupations quotidiennes, aux mille bruits de la vie, les retraitants demeurent, ***s'enferment***, pour ainsi dire, dans cette maison, durant trois jours pleins. Ils méditent les paroles du prêtre, scrutent leur conscience, font un aveu sincère de leurs fautes, se dressent un plan de vie plus en harmonie avec leur fin, bref, accomplissent sur leur âme un travail personnel de véritable réforme.

De tous le silence le plus parfait est exigé. On ne l'interrompt que deux fois le jour, après les repas du midi et du soir. C'est une heure d'aimable causerie, de gaie détente, souvent aussi d'échanges de vues féconds. Tout le reste du temps se passe dans un profond recueillement, dans un tête-à-tête avec soi-même, avec son directeur, avec Dieu. Chaque devoir, tant de la vie privée que de la vie publique, est étudié, compris, étayé sur des résolutions sérieuses et pratiques.

Retraite bonne pour des moines, dira quelqu'un, non pour des hommes du monde.

Cette réflexion, je l'avoue, naît naturellement dans l'esprit. Et cependant les faits la démentent. Les retraites fermées existent partout maintenant. Ce ne sont pas des religieux qui les fréquentent, mais des laïques de tous les âges, de toutes les classes, de tous les métiers, depuis des ministres et des magistrats, jusqu'à des étudiants et de simples ouvriers.

Or, la même impression se rencontre en chacun d'eux. Si plusieurs se trouvent un peu dépaysés le premier jour, dès le deuxième tous sont conquis et voudraient prolonger les heures qui fuient trop tôt à leur gré.

Et pour que l'on ne m'accuse pas d'exagérer, c'est le comte de Caulaincourt qui s'écriait à une assemblée générale des catholiques de Paris: «Sans doute, lorsque, sortant du tourbillon des affaires, des complications de la politique ou des plaisirs trop faciles d'une vie oisive, on se trouve tout à coup transporté dans une cellule de séminariste, nue et solitaire, on éprouve un premier mouvement de surprise. On est tenté de se demander: Que suis-je venu faire ici ? Mais peu à peu le silence, les exercices variés, les instructions qui se succèdent, vous placent en présence de vous-même, vous apprennent à vous connaître; les prévenances, l'animation des récréations, l'étude qu'on fait en commun des œuvres, des maux de la société et des remèdes à lui appliquer, *charment et séduisent*. Au premier moment, on était prêt à partir; à la fin, on resterait encore volontiers. On se quitte amis, on échange de cordiales salutations, on se donne rendez-vous pour la retraite suivante.»

C'est René Bazin, par la bouche du bûcheron de la Nièvre, dans le *Blé qui lève:* «Elle est belle notre maison de Fayt; on y est bien, on vit ensemble, on entend parler de religion; on pense à autre chose qu'à ses affaires. Moi, je n'ai jamais *le cœur si content* que dans ces jours-là.»

C'est Pierre Gerlier, au Conseil Fédéral de l'A. C. J. F., en 1905: «Un très long article ne suffirait pas à rappeler, même imparfaitement, ce que l'expérience universelle a révélé de la merveilleuse puissance de ce recueillement de deux ou trois jours pour faire pénétrer dans l'âme la piété, la générosité, l'invincible force qui font le chrétien véritable, et combien loin d'être aride et difficile, il est *plein d'attrait et de douceur.*»

C'est un jeune journaliste québecquois: «Que personne ne s'effraie et ne se figure que trois jours de retraite fermée soient trois jours de cloître et d'austère oraison. Non, les exercices de saint Ignace de Loyola— ce sont les exercices suivis dans les retraites fermées— ont cet avantage admirable qu'ils s'adaptent merveilleusement à toutes les vies et à toutes les vocations, à la vie laïque comme à la vie religieuse. Suffisamment dosés d'ascétisme, ils se présentent sous une forme attrayante que l'esprit novice adopte sans effort, et l'onction avec laquelle ils sont offerts brise sans secousse et fond, pour ainsi dire, toutes les entraves et toutes les répugnances... Nous avons vécu là-bas *des jours de paix profonde, des heures d'ivresse divine, nous avons vécu trois jours de paradis.*»

A quoi attribuer ces sentiments ? Ces divers témoignages le laissent entendre: au bien-être que l'on éprouve à se sentir hors du bruit et de la foule, débarrassé de toute occupation, dans le calme et la

paix d'une maison religieuse; au charme aussi de cette vie en commun d'hommes de même profession, souvent de même mentalité; mais, par-dessus tout, aux grâces particulières que Dieu se plaît à répandre avec abondance sur ceux qui viennent le chercher dans la solitude. Que d'âmes ont été ainsi éclairées, relevées, transfigurées! C'est l'accomplissement de la promesse divine: *Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor eius:* Dans la solitude je parlerai au cœur de l'homme.

Langage tout spécial, inconnu du monde. Langage doux et fort qui terrasse et qui relève, qui éclaire, qui enchante, qui fortifie...

Mais n'entreprenons pas d'en détailler les effets. Ces choses-là se goûtent, elles ne sauraient s'expliquer.

La formation d'une élite

Un petit nombre de chrétiens seulement, une minorité, a jusqu'ici, dans les différents pays où elles existent, profité des retraites fermées.

Il ne faut pas s'en étonner. L'homme est «le fuyard de Dieu». Il ignore la douceur de son commerce. Il craint surtout cette rencontre plus intime, seul à seul, avec le Maître, où sans doute ses devoirs s'éclaireront et qui l'obligera à une vie mieux ordonnée.

Ce petit nombre de retraitants suffit d'ailleurs pour que les retraites fermées atteignent leur but, pour qu'elles soient, suivant le mot de Pie X, une *œuvre providentielle*, merveilleusement adaptée aux besoins de notre époque.

Que réclame en effet l'Église à l'heure actuelle ? Une élite, c'est-à-dire un noyau de catholiques convaincus, auxiliaires dévoués du clergé, travaillant, par la parole et par l'action, à l'établissement du règne de Dieu sur la terre.

Or, former cette élite, l'aguerrir, la retremper: tel est précisément le but des retraites fermées. Elles peuvent en atteindre d'autres par surcroît. Celui-là reste le principal, l'essentiel. Et de fait, si on considère d'un peu près le caractère intime des retraites fermées, cette formation de l'élite nous apparaît bien comme son fruit naturel. Arrêtons-nous-y un peu.

Le grand obstacle au développement de l'esprit apostolique n'est-il pas ce tourbillon de la vie dans

lequel le chrétien laïque est plongé ? Affaires, études, plaisirs, passions, tout cela l'entraîne, le disperse, le dévore; tout cela le courbe vers la terre, le tient dans les choses visibles et périssables.

«Quand nous ne sommes pas les esclaves du péché, disait un grand chrétien, M. de Margerie, nous le sommes des sollicitudes terrestres.»

Et ces sollicitudes tuent dans l'âme tout désintéressement, elles engendrent l'égoïsme, l'ennemi mortel de l'apostolat.

Pourquoi, de cette masse de chrétiens qui fréquentent les sacrements, qui suivent les retraites et les missions paroissiales, si peu — pour ne pas dire aucun— deviennent apôtres ?

Faut-il accuser d'impuissance les secours de l'Église ? Évidemment non. La vraie raison, elle est dans les obstacles qui s'opposent à l'accomplissement de leur œuvre. On les reçoit distraits, l'esprit et le cœur remplis d'idées et d'affections terrestres; on retombe, aussitôt après leur réception, sous le joug des préoccupations quotidiennes, dans une atmosphère d'égoïsme et de naturalisme qui a vite fait d'annihiler leur action.

Or, cette atmosphère, ces préoccupations, ces idées si funestes à l'apostolat, la retraite fermée les fait disparaître. Elle en sort le chrétien, elle le transporte loin de leur néfaste influence, dans le calme d'une maison religieuse, dans l'apaisante solitude d'une cellule.

Là, la parole de Dieu pénètre largement dans l'âme sans que les occupations de chaque jour lui en ferment l'entrée; là, l'esprit se courbe sur les grandes vérités sans que sa méditation soit troublée par le bruit des affaires; là, le cœur se nourrit du Christ sans

qu'au sortir de la Table sainte, alors que la vie divine palpite encore en lui, la rencontre d'amis mondains ou le brutal contact des événements viennent en arrêter les battements surnaturels.

Dans un milieu si favorable, sur une âme détachée de la terre et qui se livre complètement, un instrument bien choisi peut exercer une merveilleuse influence. Cet instrument les retraites fermées le possèdent. Ce sont les *Exercices spirituels* de saint Ignace de Loyola.

Du premier au dernier mot, par la force intime de chaque considération qu'ils présentent à l'esprit comme par l'enchaînement puissant qui les groupe et les conduit vers un même but, ils tendent à la formation de l'apôtre.

Au premier plan quelques méditations sur la fin de l'homme et les grandes vérités de la religion: travail d'approche et de déblaiement. Le retraitant, l'âme soudainement éclairée, aperçoit le désordre de ses actions, leur coupable folie, leur châtiment futur. Secoué par ces constatations, il veut réparer le passé, reprendre sa vie.

A ce moment, apparaît, dans la contemplation du Règne, un roi doué des plus hautes qualités, investi d'une mission divine. Il fait appel aux cœurs vaillants pour une expédition guerrière. Ce roi, c'est Jésus-Christ qui part à la conquête des âmes.

Le retraitant s'enrôle sous son drapeau. Recrue inexpérimentée, il lui faut apprendre les manœuvres militaires. Son chef se constitue son maître. Il lui fait lire et méditer le livre de sa vie. Les scènes et les mystères de l'Évangile se déroulent dans une suite de tableaux divins. Oh! le vaillant capitaine! Oh! le

modèle sublime! Quelle âme généreuse pourrait résister à cet exemple, surtout quand, en face de Jésus, se dresse le chef ennemi, Satan? A les contempler côte à côte, à voir leur physionomie différente, celle-là faite d'humilité, celle-ci pétrie d'orgueil; à étudier leur tactique, l'une douce et franche, l'autre cruelle et rusée, le soldat s'attache davantage à son chef.

Mais n'est-ce pas là une ardeur passagère que va bientôt éteindre l'âpreté de la lutte? Tant d'embûches et tant de sacrifices guettent le chevalier du Christ!

Son âme a besoin d'être fortement trempée. Elle est plongée dans la passion de Notre-Seigneur. Les souffrances du divin Crucifié passent et repassent sur elle, la pénétrant au plus intime de force et d'abnégation.

Un dernier sceau, et la transformation est complète. Elle s'achève dans les splendeurs et les joies de la Résurrection. Oui, le nouveau soldat souffrira, mais ses souffrances, comme celles de Notre-Seigneur, auront un terme: une éternité bienheureuse les couronnera. Sur ces sommets le cœur du retraitant s'ouvre, libre et large, à l'amour divin. Qu'il entre à flots, il fera de lui un apôtre, un saint.

«C'est ainsi, s'écriait à Paris, à l'assemblée générale des catholiques, en 1889, M. Thellier de Poncheville, que se formeront dans notre pays des groupes d'apôtres: hommes d'œuvres, hommes de loisir, hommes de professions libérales, patrons chrétiens, ouvriers chrétiens, tous animés d'un même amour pour Jésus-Christ, tous résolus à travailler au rétablissement de son règne, dans la société comme dans les âmes. Quelle force, messieurs! Les voyez-vous, au milieu du bruit et du va-et-vient de la foule, du

MAISON SAINT-JOSEPH, SAULT-AU-RÉCOLLET,
OÙ LES RETRAITES FERMÉES ONT ÉTÉ INAUGURÉES
LE 17 JUIN 1909

tumulte de la politique ou des affaires, des aigres disputes de la science comme des sourds grondements de l'atelier, les voyez-vous au sortir de leurs maisons de retraites s'avancer calmes et résolus, sans jamais reculer, et montrant à tous l'étendard de la croix ?

«Sans doute ils seront le petit nombre, mais cessons donc d'avoir la superstition du nombre. Rappelons-nous cette parole de Le Play: Aujourd'hui, vingt hommes bien unis, joignant la vertu au talent, donneraient à l'esprit public une impulsion définitive.»

Ce travail des retraites fermées est important et délicat. Pour réussir pleinement, il exige certaines conditions. Et d'abord que chaque groupe de retraitants ne soit pas trop nombreux. Sans doute c'est Dieu, c'est sa grâce qui, durant ces trois jours de solitude et de réflexion, agit directement sur les âmes. Mais cette action, l'ennemi de la nature humaine essaie de l'entraver. Dans ce but, il multiplie les embûches, il sème les écueils: distractions, ennuis, illusions. Pour les éviter, les conseils d'un directeur éclairé sont nécessaires. Aussi, dès le premier jour, tous sont-ils invités à se mettre en relations avec un prêtre de la maison. Ils le reverront encore le deuxième jour pour la confession et le troisième pour les résolutions. Or un nombre trop grand de retraitants rendrait impossible cette direction nécessaire. Deux ou trois prêtres constituent le personnel d'une maison de retraites. Ils ne pourraient suffire à la tâche. Le temps matériel leur manquerait. Aussi un groupe de trente semble-t-il être, dans les circonstances ordinaires, le nombre idéal.

Ajoutons que le choix des retraitants s'impose. La retraite fermée, nous venons de le dire, a un but bien caractérisé: la formation d'une élite. Mais tous

les hommes ne sont pas appelés à constituer une élite. Il y faut certaines qualités intellectuelles et morales, il faut être capable, par exemple, d'exercer quelque influence autour de soi, d'entraîner les autres, de devenir un apôtre. Pour tel ou tel caractère cela sera toujours impossible.

Tous les hommes, en outre, ne peuvent se soumettre à ce travail intense de trois jours, à ce régime d'exercices continuels qui tiennent l'esprit et la volonté sans cesse en haleine. Les infirmes et les malades ne sauraient guère en profiter. Les alcooliques avancés non plus. Une maison de retraite fermée n'est pas un *Gold cure*, c'est une école d'apostolat. Entre les deux institutions la marge est grande. Différentes sont leurs méthodes, autres leurs résultats. Tel homme revivra dans la première qui périrait dans la seconde. Il est important, croyons-nous, de ne pas l'oublier.

Quant aux incroyants et aux non-pratiquants, nous pensons qu'eux aussi, sauf de rares exceptions, trouveront meilleur compte ailleurs, dans une de ces maisons où ils pourront réfléchir et se ressaisir seuls, sans être obligés de suivre des exercices communs et d'absorber, dès le premier jour, une nourriture religieuse appropriée à l'état de leurs compagnons, mais trop substantielle encore, trop riche pour le leur.

L'âge aussi est à considérer. Un retraitant ne doit être ni trop vieux ni trop jeune. On comprend les raisons. Fixer une limite d'un côté ou de l'autre n'est pas facile. Un enfant de quinze ans peut parfois se recueillir et réfléchir plus sérieusement qu'un jeune homme de dix-huit, et un vieillard de soixante-quinze être plus vert et avoir l'esprit plus actif qu'un homme

de soixante. Il suffit d'avoir rappelé le principe. A chacun de l'appliquer raisonnablement.

Reste une dernière condition de succès. Elle est très importante. Je me permettrai d'y insister davantage.

Groupes homogènes

Dans son livre, *L'Enseignement social de Jésus*, l'abbé Lugan reproche aux catholiques de n'avoir cherché trop longtemps dans l'Évangile que «des lumières pour leur âme et leur conscience individuelle», sans vouloir y puiser «un enseignement qui les éclaire et les dirige dans leur vie sociale, dans la famille et dans l'État, dans les banques et les ateliers».

Aussi un bon nombre agissent-ils comme si «leur salut individuel et leur existence politique ou sociale se mouvaient sur des plans tout à fait indépendants, sinon opposés». Ils considèrent «leur religion comme affaire purement privée ou solitaire, obligée de confiner son influence au plus profond de l'âme, à l'ombre des églises et des sacristies».

Contre cette tendance, Ignace de Loyola, François de Sales, le Père Faber et quelques autres ascètes se sont élevés. Leurs œuvres s'adressent à des hommes qui vivent non dans le désert mais en pleine société; elles tiennent compte des nécessités économiques et sociales auxquelles sont astreintes les existences, elles s'occupent des devoirs qu'imposent les relations quotidiennes, le milieu, la profession.

Les *Exercices spirituels* de saint Ignace sont remarquables sur ce point. Qui s'y livre sincèrement doit examiner et régler, à la lumière de l'éternité, non pas un simple tronçon de sa vie, le plus obscur, celui que retient le foyer, mais chacune de ses activités,

publiques comme privées, et jusque dans leurs moindres détails. «Si ceux qui font les Exercices, dit le Directoire, sont des hommes importants, ou s'ils ont un emploi, on devra leur donner des enseignements et des règles de conduite en rapport avec leur état.»

«Aussi, conclut l'abbé Lugan, faut-il louer sans réserve l'institution de retraites spéciales pour ingénieurs, propriétaires, étudiants, soldats, ouvriers, etc. Entendues avec la largeur d'idées et le sens pratique nécessaires, ces retraites, où chaque individu et chaque catégorie d'individus s'interroge et réfléchit loyalement sur ce qu'il doit à Dieu, à lui-même, à la fonction qui le spécialise comme être social, pourraient être l'origine d'une rénovation profonde dans les mœurs. Elles devront, dans tous les cas, apprendre à tant de bons chrétiens qui l'ignorent, le sens complet de leur vie.»

Cette théorie des retraites par groupements homogènes nous paraît absolument juste. Nous en avons adopté la pratique au Canada. C'est la dernière condition dont nous parlions pour que ces trois jours de réflexion et de prière donnent tous leurs fruits. Elle seule permet au prédicateur d'appliquer facilement l'avis du Directoire et de tracer à ses retraitants une règle de conduite en rapport avec leur état. Il leur apprendra à être, non seulement époux et pères de famille catholiques, mais encore, suivant leur profession, avocat catholique, médecin catholique, journaliste catholique, instituteur catholique, ouvrier catholique, etc; il dira aux membres de l'Association Catholique de la Jeunesse canadienne-française, de la Ligue du Sacré Cœur, des Conférences de St-Vincent de Paul, quelles vertus, quelle action leur association

exige d'eux. Cet enseignement, comment lui serait-il possible de le donner si son auditoire se composait d'autant d'entités sociales différentes que d'individus ?

Prenons un exemple. Voici un groupe d'instituteurs. Peu d'hommes ont un rôle aussi important à remplir. Leur influence sur l'âme de la jeunesse, et partant de la nation de demain, est profonde. On rencontrera souvent des traces de leurs enseignements jusque dans les derniers gestes de leurs élèves. Barrès les appelait des faiseurs de rois. «L'instituteur, écrit-il, ne se borne pas à enseigner l'écriture, la lecture, le calcul aux enfants du peuple, et à leur donner quelques vues sur les choses. Ses élèves vont composer le corps électoral: ils seront demain la majorité toute puissante, ils perfectionneront ou déferont la construction séculaire qu'est la France. Notre propre immortalité aura la forme honteuse ou glorieuse de ces écoliers que le maître est en train de façonner.» Et c'est pourquoi l'on peut dire: Tels instituteurs, tels enfants, telle race.

L'instituteur a donc des devoirs spéciaux à remplir, des vertus particulières à pratiquer. S'il ne les connaît pas ou s'il n'a pas le courage de s'y soumettre, son rôle est amoindri, il peut même être néfaste. Devant un auditoire homogène le prédicateur s'arrêtera à ces devoirs, il les détaillera, il entrera dans maintes applications. Mais qu'à ces instituteurs se joignent, pour la même retraite, des ouvriers, des marchands, des avocats, des médecins. Cette méthode devient impossible. On ne peut parler d'obligations qui ne regardent qu'une moitié des auditeurs. Et ceux-ci s'en retourneront alors à leur tâche quotidienne sans en avoir une idée complète. Toute une partie de leur vie, la

plus importante, aura échappé à une direction claire, à une orientation féconde.

Les avantages des groupes homogènes sont donc évidents. Avec eux seuls la formation de l'élite est possible. Que des circonstances exigent parfois une retraite générale, cela se peut, mais ces retraites seront toujours des exceptions et leurs fruits moindres.

Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer que des hommes d'une même paroisse peuvent, bien qu'ils soient de professions différentes, constituer un groupe, dans un certain sens, homogène. L'homogénéité vient alors du milieu où ils vivent. Ils y rencontrent les mêmes dangers, ils ont les mêmes œuvres à soutenir, les mêmes luttes à livrer. Et c'est sur ces points que porteront alors les applications pratiques du prédicateur de la retraite.

Retraites fermées et retraites paroissiales

Le caractère des retraites fermées nous est maintenant bien connu. Leur but ne peut laisser aucun doute. Nous savons aussi à quels chrétiens elles s'adressent. Il est donc temps d'examiner une objection, la principale, la seule peut-être, qui ait été formulée, au pays, contre leur établissement. Elle se résume à ceci: Nous avons au Canada nos missions ou retraites paroissiales. Elles ont lieu périodiquement et produisent un bien immense. Qu'est-il besoin d'une autre œuvre du même genre ?

Nous voudrions donner à cette objection une réponse aussi claire que possible. Pour cela mettons d'abord en parallèle la nature et les caractéristiques des deux œuvres.

Les retraites paroissiales consistent en un nombre déterminé de sermons, presque tous sur les grandes vérités de la religion, acheminant à la confession et à la communion; les retraites fermées comprennent toute une série d'exercices — prières, lectures, méditations, — où la part la plus large est réservée au travail actif, personnel du retraitant.

Les retraites paroissiales se prêchent dans une église que l'on quitte après une heure ou deux, pour retourner à ses occupations quotidiennes, aux mille bruits de la vie; les retraites fermées ont lieu dans une

maison religieuse, près du tabernacle, où l'on demeure durant trois jours sans autre pensée, sans autre souci, sans autre intérêt que l'affaire de son âme.

Les retraites paroissiales s'adressent à de vastes auditoires où se coudoient des hommes de tout âge, de toute condition, de tout état moral; les retraites fermées réunissent de faibles groupes de catholiques pratiquants dont la mentalité est commune, les devoirs identiques, les moyens d'apostolat semblables.

Que les retraites paroissiales aient exercé et exercent encore, parmi nos populations, une action des plus salutaires, qui oserait le nier ? Si la foi de notre peuple est restée vive et profonde; si, dans nos milieux ouvriers, les traditions et les vertus chrétiennes ont fait presque partout échec aux menées socialistes et à la propagande athée, le mérite en revient pour une large part aux retraites paroissiales. Aussi plus l'habitude annuelle de ces retraites pénètrera notre vie nationale, s'imposant non seulement aux grands centres, mais encore à chaque groupement paroissial, si minime soit-il, plus notre catholicisme demeurera ferme et vivant.

Il ne faut pas néanmoins demander à une œuvre plus qu'elle ne peut légitimement donner. Les retraites paroissiales suffisent pour garder le chrétien fidèle aux principaux devoirs de sa religion, pour arrêter sur la pente du vice les malheureux qui s'y sont laissé entraîner. Mais là se termine presque toujours leur tâche. Pour pouvoir la pousser plus loin, allumer, par exemple, dans les cœurs le feu de l'apostolat, meubler l'intelligence d'arguments apologétiques, donner à la volonté l'acier qui brise les obstacles, en un mot: *former une élite*, il faudrait, qu'agissant sur

des âmes déjà bien disposées, elles abordassent la nécessité de l'action sociale catholique, que cette nécessité s'ancrât dans l'esprit par un travail de méditation personnelle, qu'à ce travail vinssent s'ajouter des applications claires et pratiques.

Or cela, nous l'avons vu il y a un instant, c'est l'œuvre des retraites fermées. Elles seules disposent des éléments propres à la mener à bonne fin.

La question qui nous occupe revient donc à ceci: cette formation d'une élite, but principal des retraites fermées, est-elle vraiment nécessaire à l'heure actuelle dans notre pays ? Et, ainsi posée sous son vrai jour, la question ne souffre aucun doute.

De tout temps et en tout lieu, c'est une minorité agissante qui a déterminé les grands courants, qui a conduit la masse, qui a véritablement gouverné. Le nombre n'est pas en soi un facteur de succès, parce que très rarement il s'allie avec la qualité, parce qu'il est amorphe, parce qu'il est sans caractère et sans dessein arrêté. Là où il peut devenir puissant c'est quand on le domine, quand on l'enrégimente, quand on le fait marcher. Mais ceci est le propre d'un petit groupe, d'une élite. L'histoire nous l'enseigne. Il a suffi parfois d'un ou deux hommes, mais énergiques, convaincus, agissants, pour opérer les transformations les plus profondes. Et cela est vrai sur tous les terrains où se meut l'activité humaine, pour le bien comme pour le mal. Luther protestantise presque seul l'Allemagne, Jeanne d'Arc boute hors du sol français l'ennemi de sa patrie, François Xavier convertit et baptise des milliers d'infidèles.

Même leçon dans les actes de Notre-Seigneur. A-t-il confié son œuvre, la plus haute, la plus audacieuse, la

plus difficile qui fut jamais tentée, à des troupes nombreuses ? Loin de là: Il en charge douze apôtres, une élite que l'Esprit-Saint a revêtue de force dans le cénacle.

Regardons d'ailleurs autour de nous. Dans chaque ville, dans chaque paroisse, dans chaque association émergent quelques personnalités plus vigoureuses, un homme ou une femme d'initiative et d'énergie. On les appelle les âmes de leur groupement. De fait, c'est elles qui le dirigent, qui le font vivre.

Il fut un temps où le catholicisme au Canada semblait n'avoir pas besoin d'une telle élite laïque. La foi n'était guère attaquée. La parole du prêtre pénétrait partout. Elle était universellement respectée et suivie.

Cette situation malheureusement s'est modifiée. L'Église doit maintenant faire face à d'assez rudes assauts. Certaines organisations n'existent que pour lutter contre elle. D'autre part, l'action du prêtre se fait plus restreinte. Elle rencontre des obstacles nouveaux. Elle se heurte à des portes hermétiquement fermées. Ajoutons que des problèmes ont surgi dans notre pays, problèmes économiques et sociaux que ne connurent point nos pères. Il faut les résoudre par des œuvres et des associations. Les unes et les autres ont des organismes délicats, faciles à fausser. Seul, l'esprit chrétien peut les préserver des pires errements. Mais cet esprit ne les animera qu'en autant qu'elles auront à leur tête des catholiques énergiques et convaincus.

Une élite laïque est donc nécessaire au Canada. Sa formation s'impose. D'où l'opportunité, l'urgence

des retraites fermées, même à côté des retraites paroissiales.

Les objections ont la vie dure. On les croit tuées. Elles renaissent sous une autre forme. Soit, dit-on, les retraites fermées ont un but distinct des retraites paroissiales, mais si elles allaient leur nuire, compromettre leur bon fonctionnement... Ne serait-ce pas risquer un bien certain pour un autre encore douteux? lâcher la proie pour l'ombre ?

Je comprends ces craintes. Mais je crois pouvoir l'affirmer en toute vérité: elles sont absolument chimériques. La nouvelle œuvre ne nuira pas à l'ancienne; au contraire, elle va la fortifier. C'était la conviction de ses premiers promoteurs. Les faits leur ont donné pleinement raison. Aussi vit-on les apôtres les plus zélés des retraites paroissiales se dévouer, dès qu'ils en connurent les fruits, aux retraites fermées. Que de noms nous pourrions citer: saint Vincent de Paul, saint François de Hiéronymo, saint Alphonse de Liguori, saint Léonard de Port-Maurice, le bienheureux Jean Eudes, M. Olier, pour nous arrêter aux plus illustres. Ce dernier qui, après avoir été missionnaire, devint curé, n'oublia jamais l'influence salutaire des missions. Mais il comprit qu'elles demandaient un complément, et il ouvrit son séminaire aux prêtres et aux laïques qui voulaient y suivre les Exercices spirituels de saint Ignace. Il songeait même à installer une maison de retraites pour femmes.

Actuellement retraites fermées et retraites paroissiales fonctionnent parallèlement en beaucoup d'endroits. Nulle part les unes n'ont nui aux autres. «Au contraire, nous écrit-on; presque partout ce sont

les anciens retraitants qui ont fait le succès des missions, en y amenant des camarades.»

Et cela n'est-il pas naturel ? Si la retraite fermée a pour résultat de former des chrétiens d'élite, des apôtres, aides du prêtre, soutiens des œuvres paroissiales, recruteurs de la milice du Christ, se pourrait-il que ces retraitants ne soient pas les premiers à accourir à l'appel de leur pasteur, quand il convoquera ses paroissiens pour les grandes manœuvres spirituelles des troupes catholiques ? S'imagine-t-on les officiers d'une armée assistant fidèlement aux réunions de l'état-major, mais refusant de prendre part, à la tête de leurs soldats, aux exercices et aux revues ?

Courte sans doute et bien incomplète encore est notre expérience au Canada: l'œuvre vient à peine de s'établir. Déjà néanmoins elle fournit des faits pour étayer notre thèse. A une retraite fermée de l'an dernier, une paroisse de Montréal envoya un contingent de cinq jeunes gens. Quand s'ouvrit, six mois plus tard, la retraite paroissiale, on les vit tous les cinq non seulement suivre les exercices, mais encore se faire apôtres auprès de leurs camarades, les entraîner à l'église. Et cela instinctivement, sans qu'on eût à les pousser. La semence des méditations et des prières levait naturellement dans leurs âmes en actes de piété et de zèle.

Même fruit d'une retraite de l'Association Catholique de la Jeunesse canadienne-française. Une ligue du Sacré Cœur de Montréal y comptait trois ou quatre de ses membres. Ce sont précisément eux qui, en décembre dernier, alors qu'elle traversait des circonstances difficiles, lui permirent d'avoir sa mission annuelle.

Que toute crainte et tout doute disparaissent donc. Loin de nuire aux retraites paroissiales, les retraites fermées leur aideront.

Bien comprises et bien conduites, elles fourniront, par tout le pays, à chaque ville, à chaque paroisse, à chaque groupement professionnel, l'élément sans lequel nos forces s'émiettent, avec lequel, unies et puissantes, elles triompheront: un noyau de chrétiens aux convictions fermes et raisonnées, à l'âme combative, au cœur d'apôtre.

Nous pouvons donc conclure par ces paroles de l'*Ami du Clergé*: «Les missions, les retraites paroissiales n'ont rien perdu de leur nécessaire efficacité. Loin de les supprimer, il faut au contraire les multiplier... mais encore celles-ci ne suffisent pas. Elles appellent comme complément indispensable l'apostolat des *retraites fermées*. Il les faut pour exercer sur les catholiques pratiquants une action plus puissante et plus directe... La maison de retraite est comme un école supérieure de guerre d'où doivent sortir les militants et les chefs de l'armée catholique.»

Approbations épiscopales

Cette nécessité d'ailleurs des retraites fermées, la hiérarchie catholique l'a reconnue. Elle l'a reconnue, et ce point est important, pour notre propre pays.

Depuis longtemps déjà, les papes et les évêques de l'Europe, ceux surtout de France et de Belgique, avaient loué hautement l'œuvre et fait des vœux pour son plein succès. Ceux du Canada n'ont pas hésité à les imiter dès que l'occasion s'en est présentée.

A peine le projet d'établir ici ces retraites était-il lancé que l'épiscopat l'approuvait et le bénissait. Les lettres que nous en reçûmes alors furent notre meilleur appui. Elles contribuèrent pour une large part aux résultats obtenus. Elles aideront encore au progrès de l'œuvre. Et c'est pourquoi nous croyons utile d'en consigner ici les passages les plus caractéristiques. Ils constituent comme le livre d'or des retraites fermées au Canada.

Mgr Sbaretti, délégué apostolique: «Je suis convaincu que ces heures passées dans la calme atmosphère d'une maison retirée, loin du tumulte des affaires, en face de l'image du divin Crucifié, et dans la méditation des grandes vérités du salut, contribueront puissamment à la réalisation du noble but que l'œuvre s'est proposé: la régénération de l'individu et de la société.

«Quoi de plus salutaire, en effet, pour l'âme du travailleur, de l'industriel, de l'homme de cabinet, du jeune homme et du prêtre lui-même, que d'être

conduite par la main de Dieu ces hauts sommets où la voix divine résonne plus distinctement à l'oreille du cœur et où la volonté aidée par la grâce divine se sent plus efficacement attirée vers le bien!

«Sur ce Thabor, la conscience du chrétien aura une vue plus nette des grands devoirs qui lui incombent à notre époque si tourmentée, et son âme en descendra avec une nouvelle énergie pour travailler pour sa propre sanctification, pour le bien de l'Église et pour l'extension du royaume de Jésus-Christ dans le monde.»

Le cardinal Bégin, archevêque de Québec: «L'œuvre des retraites fermées, nouvelle invention du zèle apostolique pour la regénération religieuse et sociale des personnes du monde, ayant déjà produit les fruits les plus salutaires dans les pays catholiques de l'Europe et aux États-Unis, il convenait que notre chère patrie bénéficiât à son tour de ce moyen si efficace de sanctification et de salut.»

Mgr Bruchési, archevêque de Montréal: «Les retraites fermées qui ont produit ailleurs de si précieux résultats, ne pourront manquer de porter de même en notre pays les plus beaux fruits de salut et de régénération sociale.

«Il y a certainement parmi nous des âmes d'élite qui sentent le besoin de raviver en elles par la méditation et la prière les grandes vérités de notre sainte religion, pour travailler avec plus d'ardeur à leur propre sanctification et se donner ensuite à l'apostolat auprès de leurs frères par l'efficace prédication du bon exemple.»

Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface: «Ce qui inquiète le plus aujourd'hui les pasteurs des âmes soucieux de l'avenir de l'Église au Canada,

c'est le manque de sens catholique chez un trop grand nombre de nos hommes publics, sortis cependant de nos admirables collèges classiques, l'honneur et la force de notre pays. Il est évident qu'il y a une lacune entre la vie du collège et la vie publique.

«Même au jeune homme qui sort du collège imprégné du sens du Christ, il faut un moyen de le conserver et de le développer en lui; or, il me semble que les retraites fermées sont un moyen puissant et efficace pour combler la lacune que tous déplorent. Elles feront ici le bien qu'elles ont fait ailleurs et spécialement en France, où, d'après le témoignage d'hommes sérieux, elles n'ont pas peu contribué à produire et à conserver ce noyau de catholiques qui sauvent aujourd'hui l'honneur de l'Église de France.

«L'œuvre des retraites fermées vient bien à son heure. Elle me semble voulue par la divine Providence pour aider à la formation de cette élite de catholiques laïques dont l'Église au Canada a certainement besoin.»

Mgr Roy, archevêque de Séleucie: «On parle de régénération, de souffles nouveaux, de nobles élans vers l'action catholique. Et tout cela est désirable; mais tout cela ne se fera que par des gens qui sont capables de réfléchir. Or pour apprendre à réfléchir, il faut savoir s'isoler, se mettre en face de Dieu, de ses devoirs et de sa conscience, retremper son âme dans la prière et mettre toute sa vie dans la pleine lumière de l'Évangile. Faites cela, et vous vivrez, et vous communiquerez la vie aux autres, peut-on dire à tous ceux qui ont le très noble souci de se rendre utiles à la société. N'est-ce pas pour préparer de tels hommes que l'on a fondé les retraites fermées? Et

une expérience, assez longue déjà, ne prouve-t-elle pas que le moyen est merveilleusement apte à conduire au but que l'on se propose ?»

Mgr **Bernard**, évêque de St-Hyacinthe: «Quand les apôtres descendirent du Thabor, où ils avaient appris à connaître Dieu un peu mieux, où ils avaient vu quelque chose de sa gloire, quand ils sortirent du Cénacle, où ils avaient prié, où ils avaient ouvert leurs âmes à l'opération du Saint-Esprit, ils comprirent mieux la vie même de l'homme, son but et sa fin, et leurs cœurs brûlèrent de se donner au service du Divin Maître, de l'aimer et de le servir, de le faire aimer et servir. Quand nos jeunes gens, nos hommes de profession et nos ouvriers auront vécu, eux aussi, les heures du Thabor et du Cénacle, séparés du monde, les yeux ouverts sur les vérités éternelles, dans la douce intimité du Christ se révélant à eux, les éclairant de sa lumière et les réchauffant de son amour, ne seront-ils pas à leur tour des apôtres à la foi sincère, à la charité ardente, des apôtres convaincus de la mission qu'ils ont à remplir auprès des âmes ?

«Voilà pourquoi les retraites fermées me paraissent, à moi aussi, l'*œuvre par excellence*, celle qui résume toutes les autres, parce qu'elle en est comme la racine.»

Mgr **Archambeault**, évêque de Joliette: «Je suis profondément convaincu que les retraites fermées opèreront une véritable révolution dans toutes les classes de notre société canadienne, comme elles l'ont fait en France, en Italie et en Belgique. Elles seront le signal d'une vie nouvelle, vie intense de foi, de piété et d'action catholique. Elles opposeront une digue puissante aux maux qui nous menacent; à ceux dont nous souffrons déjà, elles apporteront un remède

efficace, le seul vraiment efficace peut-être. Elles seront le moule où se formeront, dans chaque groupe social, des meneurs d'Évangile, des sous-chefs laïcs qui, groupant les bonnes volontés éparses, les opposeront bloc à bloc aux troupes ennemies.»

Mgr LAROCQUE, évêque de Sherbrooke: «Du sein des retraites comme d'un nouveau cénacle, sortiront de vaillants chrétiens, de vrais apôtres laïques toujours prêts à travailler, à combattre au besoin, et même à souffrir pour Dieu et la sainte Église.»

Mgr LABRECQUE, évêque de Chicoutimi: «Ces retraites, c'est une halte de recueillement, une halte entre les occupations, les distractions, les orages, les dissipations, les tumultes du monde, et l'éternité; une halte pour ranimer la foi, raviver la piété, fortifier l'empire de l'esprit et du cœur sur les sens. Dès lors, il est facile de comprendre la grandeur et l'importance de cette œuvre. C'est la mise en pratique de ces deux vérités proclamées par l'Esprit-Saint: *Haec est voluntas Dei sanctificatio vestra; cogitavi dies antiquos et annos aeternos in mente habui.*»

Mgr CLOUTIER, évêque des Trois-Rivières: «Cette œuvre des retraites fermées me paraît tout à fait providentielle. Il paraît manifeste en effet, pour qui regarde à fond notre situation religieuse et sociale, que l'horizon de notre avenir national est aujourd'hui chargé de menaces. La foi tend à baisser, les traditions s'émoussent, les caractères fléchissent, la conscience populaire commence à subir les atteintes du matérialisme: il faut à tout prix relever les fronts et tremper les âmes.

«Provoquer partout un renouvellement de la vie chrétienne, susciter, dans toutes les classes de la

société, des chrétiens convaincus et dévoués, faire des catholiques militants et des apôtres, voilà ce qu'il nous faut à l'heure actuelle.

«Et voilà aussi, je n'en doute pas, les bienfaits que nous procureront les retraites fermées. De ces cénacles sortiront des hommes nouveaux portant au cœur l'amour de Dieu et du prochain, d'intrépides chevaliers armés de toutes pièces pour la défense de l'Église et de la Patrie.»

Mgr Blais, évêque de Rimouski: «Depuis plusieurs années déjà, ces retraites fleurissent en Belgique, en France, en Italie: c'est par leur moyen que se forment et s'entretiennent les catholiques militants. Sans aucun doute, elles sont destinées à produire les mêmes fruits de bénédiction et de salut dans notre jeune pays. Chez nous, grâce à Dieu, le mal n'est pas aussi puissant que dans les vieux pays, mais il est temps d'enrayer ses progrès et de former des caractères.»

Mgr Émard, évêque de Valleyfield: «Les retraites fermées auront pour résultat, non seulement des avantages individuels déjà très grands, mais encore de mettre à la tête de nos paroissiens des chrétiens d'élite, à la foi ferme et agissante, et pouvant être les guides et les modèles de leurs concitoyens.»

Mgr Legal, évêque de St-Albert: «Je n'ai pas le moindre doute que l'établissement des retraites fermées ne soit le moyen le plus efficace pour former non seulement des chrétiens vertueux, mais des chrétiens militants, prêts à propager l'influence de notre sainte foi et à devenir des apôtres, prêts à défendre la religion contre les attaques individuelles et contre les attaques collectives, prêts à s'affirmer comme

catholiques dans leur vie publique aussi bien que dans leur vie privée.»

Mgr Blanche, vicaire apostolique du Golfe St-Laurent: «Les retraites fermées arrivent bien en leur temps. Au Canada comme ailleurs trop de catholiques s'endorment et perdent de vue les devoirs qui leur incombent. Or dans le silence et le recueillement, les retraitants se mettent en face de Dieu et d'eux-mêmes, fixent leur esprit sur les grandes vérités de la religion, comprennent mieux leurs obligations, et ils en sortent renouvelés et plus disposés à travailler dès lors à leur propre sanctification et au bien de leurs frères.»

L'archevêque de Montréal et l'évêque de Joliette ne se contentèrent pas d'une simple lettre d'approbation. Ils publièrent, l'un et l'autre, un admirable mandement. Nous reproduisons plus loin, en entier, celui de Mgr Bruchési. Voici les dernières paroles de Mgr Archambeault, elles sont adressées aux prêtres de son diocèse.

«La conclusion à tirer de cette longue étude sur la véritable situation religieuse de notre pays, sur les progrès alarmants qu'ont faits parmi nous depuis une trentaine d'années les trois principales écoles hostiles à l'esprit chrétien, s'impose d'elle-même à tout esprit sérieux, à tout cœur d'apôtre.

«Nos ennemis sont nombreux; leur organisation est devenue forte et disciplinée; leur propagande pour le mal habile et active. Ils s'efforcent, par les livres, les journaux, les clubs, les associations secrètes, les conversations privées, d'agir à la fois sur les individus, sur les familles, sur le peuple, sur les hommes publics, sur les conseils municipaux, sur les gouvernements eux-mêmes. Leurs idées malsaines, ne nous le dissi-

mulons pas, ont fait du chemin, elles pénètrent peu à peu dans toutes les classes de la société.

«Du côté des catholiques, que voyons-nous ? Trop souvent l'apathie, l'intérêt personnel, dominant tous les autres intérêts, même ceux de la religion et de la patrie, le défaut d'entente, l'absence à peu près complète d'une action collective vraiment efficace.

«Il importe donc, si nous voulons arrêter la marche du mal, de grouper nos forces, de les organiser d'une manière pratique et intelligente, de créer une élite de chrétiens inébranlables dans leur foi et courageux quand il s'agit de la défendre; il importe de fonder et de soutenir, avec le concours de cette élite, des œuvres d'action sociale catholique: œuvre de la bonne presse, œuvre des patronages, œuvre des syndicats ouvriers et agricoles, œuvre des caisses économiques, etc.

«Eh bien! je l'ai établi plus haut, ces résultats si désirables, nous les obtiendrons surtout par les retraites fermées.

«Parlez donc souvent des retraites fermées à vos paroissiens, chers collaborateurs; parlez-leur en du haut de la chaire, au confessionnal, dans des entretiens intimes avec eux; faites-leur connaître, d'après l'exposé que je vous en ai tracé, le but, le fonctionnement, les immenses avantages de ces retraites. Dirigez, vers les maisons bénies où elles sont données chaque année, ceux de vos paroissiens en qui vous remarquez une foi plus vive et particulièrement l'esprit d'apostolat. Occupez-vous ensuite de ces âmes d'élite, encouragez-les à persévérer dans leur généreuse résolution d'être des modèles au milieu de leurs concitoyens; dirigez-les avec prudence et zèle; servez-vous d'elles comme d'instruments puissants pour le

bien dans vos paroisses, favorisez leur élection comme marguilliers, conseillers municipaux, commissaires d'écoles.

«Croyez-moi, vous trouverez en ces excellents catholiques les vrais soutiens de vos œuvres, comme aussi les intrépides défenseurs de la morale chrétienne et des droits sociaux de l'Église.»

L'œuvre des retraites fermées pouvait-elle désirer d'autres approbations ? Une plus haute encore, cependant, lui était réservée. Elle vint de Rome. Le cardinal Merry del Val écrivit au nom du Souverain Pontife: «Pour fortifier la foi dans les âmes, où elle est faible encore, et surtout, pour former parmi les jeunes gens, parmi les membres de la classe dirigeante, ou parmi les ouvriers, une élite de catholiques généreux et intrépides dans la défense de la religion, rien n'est plus efficace que le recueillement et la réflexion de la retraite, c'est-à-dire la mise en pratique de ces paroles de Notre-Seigneur lui-même à ses Apôtres après leur première mission: «Venez dans la solitude, et reposez-vous un peu.» (Marc. VI, 31.)

«Les nombreux encouragements que vous avez reçus de la part des évêques du Canada sont la preuve de l'opportunité de votre initiative...

«Sa Sainteté, avec une paternelle affection vous accorde, ainsi qu'à tous ceux qui vous aident dans votre œuvre, la bénédiction apostolique.»

Cette lettre est très significative. Elle met en relief l'idée même de la formation d'une élite sur laquelle nous nous sommes toujours appuyé. Ne l'affaiblissons d'aucun commentaire humain. N'y ajoutons que la corroboration des saints.

L'opinion des saints

Les saints sont les amis de Dieu. Alors qu'emportés dans le tourbillon du monde, nous courons à ses vains spectacles ou à ses luttes fiévreuses, eux, énergiques et fidèles, demeurent près du Maître. Ils écoutent sa voix. Ils reçoivent ses confidences. Ils jouissent de ses grâces.

Les interroger c'est en quelque sorte interroger Dieu lui-même, rechercher sa pensée.

Quelle opinion les saints ont-ils eue des retraites fermées ? De quel œil les ont-ils vues ? Leur jugement est unanime. Tous, solitaires des premiers siècles, pères de l'Église, missionnaires des temps modernes, louent à l'envie les exercices de piété accomplis dans la solitude, les élèvent au dessus des autres et les recommandent instamment aux chrétiens.

C'est saint Jérôme qui s'écrie: «O solitude où Dieu se communique aux âmes et leur parle familièrement comme un ami à son ami!» C'est saint Bernard: «Celui qui cherche Dieu dans la solitude ne s'y trouve point isolé, car le Seigneur lui tient compagnie et le rend plus heureux que s'il vivait dans la société des plus grands princes de l'Église. Pour moi, ajoute le saint abbé, j'ai mieux appris à connaître Dieu parmi les hêtres et les chênes que dans tous les livres de science que j'ai étudiés.»

Aussi un auteur spirituel a-t-il pu écrire: «Si l'on n'avait pas d'autres motifs pour faire grand cas des

exercices spirituels, il suffirait de considérer l'estime qu'en ont eue tant de saints personnages. Saint Charles Borromée se mit à mener une vie parfaite dès la première retraite qu'il fit à Rome. Pareillement saint François de Sales attribuait à cette pratique le principe de sa vie angélique. Le Père Louis de Grenade, homme d'une grande vertu, disait que sa vie entière ne lui aurait point suffi pour expliquer les nouvelles connaissances des choses éternelles qu'il avait découvertes en faisant les exercices. Le vénérable Jean d'Avila voulait que toutes les personnes qu'il dirigeait fissent les exercices spirituels qu'il appelait une école de sagesse céleste; et le Père Louis de Blois, bénédictin, disait que c'est un précieux trésor que Dieu a manifesté à son Église dans ces derniers temps et qu'on doit lui en rendre des actions de grâces spéciales.»

Que de noms on pourrait ajouter à cette liste: sainte Thérèse et sainte Madeleine de Pazzi, saint François Xavier et saint François de Borgia, saint Philippe de Néri et saint Alphonse de Liguori, M. Olier, M. de Bérulle, etc. etc.

Arrêtons-nous à l'un d'eux, saint Alphonse de Liguori si l'on veut, et tâchons de pénétrer sa pensée. Le fondateur des Rédemptoristes fut en effet un apôtre fervent des retraites fermées. Une brochure récente d'un de ses fils le prouve abondamment. [1] Nous y avons puisé les principaux faits que nous rapportons ici.

On connaît la «Lettre à un jeune homme délibérant sur le choix d'un état de vie». Saint Alphonse veut décider son jeune ami à se retirer dans la solitude pour

---

1 R. P. Walters, C. SS. R., *Saint Alphonse de Liguori et les Retraites fermées.*

y vaquer aux exercices spirituels. Il lui apporte cette raison. Les vérités de la vie éternelle, dont la considération est utile, nécessaire même à qui veut résister aux attraits du monde, ne se voient point des yeux de la chair, mais de ceux de l'esprit. Or cette vue est conditionnée par la lumière divine. Et cette lumière ne saurait briller au milieu des agitations du monde. *Non in commotione Dominus*. Dieu la réserve à la solitude. Il le déclare lui-même par la bouche du prophète Osée: «Je le conduirai dans la solitude et je parlerai à son cœur.» N'a-t-il pas dit un jour à sainte Thérèse: «Il y a bien des âmes auxquelles j'ai un grand désir de parler, mais le monde fait tant de bruit dans leur cœur que ma voix ne peut s'y faire entendre. Ah! si elles s'éloignaient quelque peu du monde.»

Puis, comme s'il prévoyait une objection, saint Alphonse ajoute: «Les prédications qui se font dans les églises sont toujours bonnes, mais ceux qui ont le bonheur d'y assister ne s'appliquent pas à réfléchir sur ce qu'ils ont entendu. Ils en retirent donc peu de fruit. Ce sont les réflexions qui enfantent les saintes résolutions, et elles ne peuvent se faire convenablement hors de la solitude. Lorsque la coquille a reçu la rosée du ciel, elle se ferme aussitôt et descend au fond de la mer: c'est ainsi qu'elle forme la perle.»

Cette lettre s'adresse à un jeune homme qui délibère sur le choix d'un état de vie. Il ne faudrait pas croire cependant que ses observations ne s'appliquent qu'à ce cas particulier. Écoutons la conclusion: «J'ai voulu vous écrire toutes ces choses afin de vous inspirer du goût pour les exercices de la retraite, car j'espère qu'en en faisant l'expérience, vous recevrez du Seigneur

tant de douceurs spirituelles que vous reviendrez tout rempli d'affection pour cette sainte pratique, et qu'à l'avenir, *vous ne manquerez plus de la renouveler chaque année*. Or, ce sera là pour votre âme, un avantage immense, quel que soit l'état dont vous ferez choix; parce que dans le monde l'application aux affaires, le dérangement et les distractions continuels dessèchent réellement l'esprit, de sorte qu'il faut de temps en temps le rafraîchir et le renouveler, comme saint Paul nous y exhorte: *Renovamini autem spiritu mentis vestrae.*»

Et dans le règlement de vie qu'il a tracé pour tous les chrétiens, le pieux auteur leur adresse cette recommandation: «Faites chaque année les exercices spirituels dans une maison religieuse ou quelque lieu solitaire.»

Ce zèle pour les retraites fermées, saint Alphonse le puisait dans sa propre expérience. «Quant à moi, lisons-nous dans la lettre citée plus haut, j'ai une extrême affection pour les exercices faits dans la solitude, parce que c'est à cette sainte pratique que je reconnais devoir ma conversion et la résolution que j'ai prise de quitter le monde.»

C'est en effet au cours d'une retraite fermée, chez les Lazaristes, à Naples, en 1722, qu'Alphonse de Liguori, alors agé de vingt-six ans, résolu de se donner entièrement à Dieu. Cette décision, le futur religieux la confirma définitivement, l'année suivante, pendant qu'il vaquait de nouveau aux exercices spirituels.

Redevable, comme il l'était, de si grandes grâces aux retraites fermées on comprend qu'Alphonse s'en fit l'apôtre. Non seulement il conseilla aux fidèles d'en suivre les exercices, mais il s'employa de tout son

pouvoir à les leur faciliter. La Congrégation qu'il fonde est tenue par des règles spéciales, de promouvoir ce moyen de sanctification; ses premières maisons, à Ciorani, à Deliceto, à Girgenti, à Scifelli, s'ouvrent aux retraitants; les religieux qu'il envoie dans le royaume de Naples prêcher de grandes missions ont instruction de donner en même temps des retraites spéciales aux hommes de différentes conditions.

Saint Alphonse de Liguori mérite donc à bon droit le titre que lui décerne le père Walters de promoteur zélé des retraites fermées.

Il le partage d'ailleurs avec tous les saints qui ont vécu à une époque et dans un milieu où cette œuvre était établie. Car tous, peut-on dire, non seulement voulurent en profiter pour le propre bien de leur âme, mais encore en conseillèrent la pratique salutaire à leurs amis et à leurs fils spirituels.

Ils ne faisaient d'ailleurs en cela que suivre l'exemple du divin Maître. Notre-Seigneur, durant sa vie terrestre, se retirait souvent dans la solitude pour prier et méditer. Il y conduisit plus d'une fois ses apôtres. Il voulut qu'avant de partir à la conquête du monde ils se recueillissent au cénacle.

La pensée des saints, reflet de la pensée de Dieu, leurs paroles, écho de la parole divine, leurs actes calqués sur les actes mêmes de Notre-Seigneur, apportent donc aux retraites fermées le plus ferme et le plus autorisé des témoignages.

Silhouettes de retraitants

Quelques types de retraitants, quelques âmes façonnées par les exercices de la retraite: le sujet en vérité me tentait depuis longtemps. Comment l'éviter ? Les exemples convainquent mieux que les raisonnements. Ne sont-ils pas en outre, quand il s'agit d'une œuvre dont on veut prouver la vertu formatrice, d'une absolue nécessité ?

Et cependant je me sens maintenant embarrassé. Non que les sujets me fassent défaut ou qu'ils ne répondent pas à mon attente. Ils sont au contaire trop nombreux. Des centaines d'âmes d'élite défilent devant mes yeux. A laquelle m'arrêter ? Voici Garcia Moréno le grand homme d'État. Chaque année il faisait une retraite de quinze jours. Il l'appelait: «le four à recuire son âme.» Voici O'Connel, le libérateur de l'Irlande. La même pratique lui était familière. Il disait: «C'est mon indispensable bain de surnaturel.» Voici Ollé Laprune, un des plus admirables apôtres du XIXe siècle: «Je m'efforcerai de faire du bien dans le monde, écrivait-il au sortir d'une retraite en 1869, du bien par mon exemple, par mon influence, par ma parole, par mes écrits.» Voici le vaillant champion de toutes les nobles causes, le regretté comte de Mun. On connaît son éloge des retraites et comment il parlait d'expérience. Non content de venir lui-même retremper annuellement son âme à cette «école de guerre», il y entraînait ses amis et ses collaborateurs.

Il fut en France un des plus zélés recruteurs de l'œuvre. Mais laissons de côté ces personnages illustres. Ignorons aussi les vivants: Kurth, Bazin, de Broqueville. En voici deux, moins connus et qui ne sont plus de ce monde: un industriel, un homme politique. L'un et l'autre ont joué dans leurs différents pays un rôle important et salutaire, l'un et l'autre le doivent en grande partie aux retraites fermées.

La région du Nord de la France est féconde en grands industriels catholiques. Alfred Dutilleul fut l'un des plus admirables. Riche, très intelligent, d'une haute culture, possédant quatre ou cinq langues modernes, il aurait pu, comme tant d'autres, laisser à ses subalternes la direction de ses usines, et jouir en égoïste de son existence fortunée. Plus haute était sa conception de la vie. Il la considérait non comme une fête dont chacun est libre de tirer le plus de jouissances possibles, mais comme un bien sacré confié, prêté à l'homme pour glorifier Dieu et atteindre sa fin.

Idée fondamentale que saint Ignace inculque aux retraitants dans ses exercices et que M. Dutilleul avait puisée dans la solitude du Château-Blanc. Ce qui n'est souvent pour plusieurs malheureusement qu'une illumination d'un instant, vite éteinte au contact des difficultés quotidiennes ou sous le souffle des passions, lui s'en pénétra profondément du premier coup et en fit la règle pratique de toute sa vie. Retraitant de la première heure, il eut soin d'ailleurs de venir raviver chaque année au même foyer divin les lumières que la méditation et le recueillement avaient fait luire, en un jour mille fois béni, au fond de son âme.

Et chaque fois il sortait de cette réclusion volontaire plus *chrétien* et plus *apôtre*.

Son christianisme, un de ses biographes l'a résumé dans ces deux mots : il aima Dieu et il aima le prochain.

Il aima Dieu. Amour qui datait de sa plus tendre enfance, mais que l'âge affermit et éleva. Cet industriel, accablé d'occupations, était parvenu à prier naturellement et continuellement. Et comme il s'entretenait avec Dieu, ainsi il parlait de Lui : sans effort, avec effusion, constamment. Chaque jour il faisait sa méditation, entendait la messe et recevait la sainte communion. Remarquons qu'il vécut de 1843 à 1893, longtemps avant le décret libérateur.

Il aima son prochain, tout son prochain, mais en particulier, les hommes de sa filature, ses ouvriers. La plupart, pour ne pas dire tous, vivaient dans une grande misère matérielle et morale. Dès qu'il devint leur maître, M. Dutilleul comprit son devoir. C'est sur ce terrain, dans sa filature, parmi douze mille malheureux qu'il serait d'abord *apôtre*, qu'il travaillerait à faire régner Jésus-Christ. Et pour cela il voulut être vis à vis de chacun un ami, un père. Il commença par s'intéresser à leur bien-être matériel, fonda une crèche, une caisse d'épargne, une société de secours mutuels, un bureau de placements, un secrétariat. La confiance de ses ouvriers une fois gagnée, il s'occupa de leur âme. Des dispositions furent prises pour faciliter à tous l'accomplissement de leurs devoirs religieux. Les meilleurs purent se grouper dans des cercles catholiques et des associations pieuses. Un aumônier fut attaché à l'usine. Enfin la retraite vint former l'élite qui devait édifier, assainir, guider la masse. Cette dernière œuvre, on peut bien le dire, était l'œuvre de prédilection de M. Dutilleul. Chaque année, il organisait lui-même le voyage et le séjour au Château-

Blanc ou à N.-D. du Haut-Mont pour les hommes, à Lille, chez les Dames de la Retraite, pour les femmes. Le nombre des retraitants ne l'inquiétait guère: vingt-cinq ou trente lui suffisaient. Ce qu'il voulait c'était la qualité, puis, le travail intense, sérieux, personnel. Aux retraites s'ajoutèrent bientôt les récollections mensuelles. Les ouvriers avaient le bonheur d'y rencontrer chaque fois leur patron, affable, digne, recueilli.

Un tel apostolat devait porter ses fruits. Quand M. Dutilleul prit la direction de ses usines d'Armentières, elles étaient, nous l'avons déjà dit, dans un état moral lamentable. Or voici la description qu'en fait un visiteur, une vingtaine d'années plus tard. «A dix pas de l'entrée, sur la gauche—spectacle peu commun pour qui visite une filature—se détache sous les feuilles d'un massif, une statue blanche du Sacré Cœur qui lève la main pour bénir. Près de là, dans un coin paisible et fleuri, s'élève un pavillon à plusieurs étages. C'est la communauté des Sœurs qui soignent les malades de cette grande famille ouvrière, enseignent le catéchisme aux enfants, veillent et prient. Dans le pavillon, il y a pour elles une petite chapelle où, le lendemain, j'eus la joie de dire la sainte messe. Le premier habitant de l'usine, c'est Jésus-Christ, l'ouvrier divin, *faber, fabri filius*, présent au tabernacle. On est là, dès le premier moment, dans une atmosphère chrétienne. Une tournée dans les salles ne diminue point cette impression qui réjouit l'âme. En chacune d'elle, au lieu le plus apparent, une statue de saint préside au travail: ici, la sainte Vierge; là, saint Joseph, saint Roch, saint Louis de Gonzague. Et par-dessus les métiers en mouvements, tandis que les fils s'entrecroisent, que les trames se



VILLA LA BROQUERIE, BOUCHERVILLE

déroulent, les bras des travailleurs se tendent pour serrer la main des prêtres qui passent. Tous se découvrent ou envoient un geste amical; plusieurs même entament, malgré le vacarme des machines, un bout de conversation: la soutane n'effarouche personne.»

Au jour de ses funérailles, quatre mille personnes accompagnèrent pieusement au cimetière les restes mortels de M. Dutilleul. Mais cet industriel, formé par les exercices de la retraite, laissait derrière lui quelque chose de plus imposant encore que ce cortège, c'était «toute une population de travailleurs reconquise à Dieu, affranchie du respect humain, gagnée au devoir, sauvée des angoisses de la misère présente, et assurée, autant que faire se peut, contre les tristes surprises de l'avenir».

Le second retraitant auquel nous nous sommes arrêté eut une vie sinon plus agitée, du moins plus en relief, plus mêlée au mouvement général de son pays. Si les lignes que nous lui consacrons sont courtes, c'est que, mort depuis deux ans seulement, sa biographie n'a pas encore été écrite. Nous n'avons pour nous guider qu'une brève notice nécrologique et l'éloge oral que nous en a fait un des directeurs de la maison de retraites de Venloo.

Avocat, député, ministre, Robert Regout fut un des hommes marquants de la Hollande. L'action catholique connut rarement soldat aussi vaillant. Toujours sur la brèche, toujours au plus fort de la bataille.

Simple procureur, il engage une lutte énergique contre l'immoralité qui menaçait d'envahir son pays. Il la poursuit sans relâche dans les différentes étapes de sa carrière. Devenu ministre, loin de déposer les

armes, il voulut en fabriquer de nouvelles mieux trempées, plus efficaces. Et malgré la résistance d'une opposition aveuglée, il fait adopter des lois qui protègent ses concitoyens contre les livres et les gravures obscènes, contre les pratiques malthusiennes, contre les maisons de débauche.

A la chambre des représentants, les questions religieuses devinrent sa spécialité. Il les avait étudiées à fond. Il les possédait parfaitement. On pouvait se reposer en toute confiance sur lui. Il n'aurait pas mieux défendu ses propres intérêts.

M. Regout ne fit sa première retraite fermée qu'à l'âge de quarante-trois ans. S'il fut dès sa jeunesse un catholique convaincu, c'est cependant de cet événement qu'il faut dater sa généreuse ardeur au service de l'Église.

Comme tant d'autres, ce projet de retraite l'étonna d'abord, le rebuta même. Mais dès qu'il eut connu par sa propre expérience la valeur de cette cure spirituelle, il devint un de ses apôtres les plus fervents. Nous avons son propre aveu. «Lorsque, disait-il au congrès catholique de Bois-le-Duc, en 1907, il y a environ un an, on me demanda ma collaboration (il s'agissait de fonder la première maison de retraite en Hollande) j'avoue sincèrement que j'hésitai. Je ne croyais pas l'œuvre viable. Une retraite fermée pour un laïque! Jamais je n'en avais suivi, et l'idée de m'enfermer pendant quelques jours ne me souriait guère.»

Il s'enferma cependant à Liège, en Belgique. Ces trois jours de silence, de prière et de réflexion le remuèrent profondément. Dans le discours d'adieu qu'il prononça à la clôture de la retraite, M. Regout dit

ces édifiantes paroles: «Et maintenant, Messieurs, du moins pour parler surtout de moi, qu'avons-nous fait jusqu'ici ? Sans doute nous avons été de bons catholiques, nous allions à l'église le dimanche et quelquefois pendant la semaine. De temps en temps nous nous approchions des sacrements, nous ne buvions pas, nous ne jurions pas. Nous avons évité d'autres fautes encore. Mais quel bien avons-nous fait ? Quel usage avons-nous fait de nos ressources, talent, fortune, influence ? J'ai appris ici des devoirs auxquels, au fond, je n'avais jamais songé.»

Ces devoirs nous avons vu plus haut avec quelle fidélité cet homme d'État les remplit dès lors, quel défenseur intrépide, quel fils dévoué l'Église trouva en lui. Il avait compris qu'on ne scinde pas sa vie en deux, qu'on ne peut pas être catholique au foyer et non catholique au Parlement, que la religion commande les actes de l'homme public comme de l'homme privé. Il agit en conséquence. Il fut avant tout un député, puis un ministre catholique.

A l'œuvre qui transforma ainsi sa vie, Robert Regout voua un véritable culte. Jusqu'à sa mort il revécut chaque année ces trois jours de prière et de recueillement. Rien n'aurait pu lui faire omettre cette pieuse pratique. Mais il ne se contenta pas de profiter lui-même de ses bienfaits, il voulut les étendre à ses compatriotes.

Quand on lui avait demandé son concours, avant sa retraite, pour la construction d'une maison, il avait hésité. Maintenant il s'y met de tout son âme, il en fait pour ainsi dire son œuvre. Une liste de souscriptions est ouverte où il s'inscrit le premier et qu'il porte ensuite lui-même chez ses amis.

Les travaux commencés, il les surveille en personne, puis il s'occupe activement de l'ameublement. La veille de la bénédiction de la maison, le secrétaire de l'évêque de Bois-le-Buc, qui désirait lui être présenté le trouve occupé à ranger des tables et à mettre le couvert pour les fêtes du lendemain. Au dîner, Mgr Pompen crut devoir remercier chaudement le comité laïque. M. Regout se lève aussitôt: «Je n'avais pas l'intention de parler, dit-il, Monseigneur m'y oblige. De quoi s'agit-il ? Des prêtres se mettent pour nous, laïques, à une œuvre superbe qui exige un dévouement continuel. Et nous autres ? Nous autres, laïques, nous aidons un peu, non pas dans le spirituel — cela est confié aux prêtres — mais à réunir quelques pierres, à les mettre debout, bref, à bâtir une maison. Et c'est nous qu'on loue! Ce qui est pire, c'est que ce sont ces prêtres qui nous louent sous prétexte qu'en une affaire qui nous regarde, qu'ils font pour nous, nous les aidons un peu. Et l'on ose dire: «Que c'est bien». Messieurs, je trouve que c'est là s'abuser singulièrement.» Le ton profondément convaincu avec lequel l'orateur prononça ces paroles remua tous les assistants.

Une fois la maison ouverte, M. Regout en devint le grand recruteur. Conversations privées, articles de journaux, discours de congrès: son activité n'épargnait aucun moyen. Devenu ministre, il dut se retirer du comité de recrutement de crainte que quelques-uns ne fussent portés à faire la retraite uniquement pour s'attirer ses bonnes grâces. Si le sacrifice lui coûta, il s'en dédommagea quelque peu en acceptant la présidence d'un autre comité formé pour ouvrir une seconde maison. L'un de ses derniers voyages fut une visite

à cette maison en construction dont il avait posé lui-même la première pierre. «Peu après, écrit l'auteur de la notice à laquelle nous avons emprunté la plupart de ces détails, Dieu appelait dans les demeures éternelles le bon serviteur qui avait mis tant de soins à loger son Maître ici-bas.»

Gilbert Cloquet

Aux deux portraits que nous venons d'esquisser, nous voudrions en ajouter un troisième. Et nous irons en chercher l'original cette fois non plus dans les hautes classes de la société, mais au sein même du peuple, parmi les ouvriers.

Une objection en effet naît dans plusieurs esprits au sujet des retraites destinées aux travailleurs: comment, dit-on, des hommes ignorants ou peu instruits pourront-ils se soumettre à ces exercices spirituels et en profiter ? Déjà, dès la première heure, nous avons amplement traité cette question. [1] Mais, encore un coup, rien ne vaut le fait, l'exemple. Ici comme ailleurs, grâce à Dieu, ils ne manquent pas. Ouvriers de Belgique et ouvriers de France, ouvriers d'Allemagne et ouvriers d'Italie... tous, les uns après les autres, ont subi la merveilleuse emprise de l'œuvre. Si le nom les a d'abord quelque peu effrayés, un loyal essai a eu vite raison de cette crainte chimérique. Elle s'est aussitôt changée en véritable enthousiasme.

L'aveu, déjà cité, du socialiste de Gand, est typique: «Aujourd'hui disait-il, on essaie de faire beaucoup pour l'ouvrier. Eh bien! on ne fera jamais rien de comparable à cette œuvre-là qui m'a rendu le plus heureux des hommes. Le bon Dieu m'a empoigné, savez-vous! mais c'est moi maintenant qui vais lui empoigner les

---

1 *L'Œuvre qui nous sauvera*, pp. 43-67.

camarades.» Et les statistiques nous apprennent que chaque année dix mille ouvriers belges font leur retraite fermée. De fait, sur sept maisons que possède la Belgique, six ont été fondées pour eux. «Elles sont nos meilleures citadelles, disait un avocat gantois. Il y a longtemps que sans elles le socialisme serait maître de notre population ouvrière.»

En Italie, le nombre des retraitants ouvriers s'est élevé, pour l'année 1913, à mille huit cent soixante-trois.

Mais... c'est un portrait que nous avons promis. Il est temps de le tracer.

Pour une fois, nous emprunterons nos renseignements à un romancier. René Bazin a, en effet, mis en scène dans le *Blé qui lève*, un bouvier nivernais transformé par les exercices de la retraite. Sous le voile de la fiction, c'est une histoire vraie que raconte l'écrivain catholique. Il l'a vue se dérouler lui-même dans la maison Ste-Anne d'Angers dont il est un habitué fidèle et dans la maison belge de Fayt-Manage où il a situé les plus belles scènes de son roman. Gilbert Cloquet n'est donc pas un personnage inventé à plaisir. C'est un homme très réel, très vivant, ou, si l'on aime mieux, c'est le type, tel qu'il apparaît à l'observateur attentif, de ces nombreux travailleurs des villes et des champs qui, chaque année, se convertissent dans nos Thébaïdes modernes. L'écrivain nous décrit fidèlement les phases diverses par lesquelles s'opère cette transformation, il saisit sur le vif l'action souple et profonde des exercices spirituels travaillant une âme d'ouvrier. Aussi bien lui laisserons-nous la parole le plus souvent possible.

Conduit, par la main de la Providence, dans une

maison de retraites belge, au milieu d'hommes, humbles travailleurs comme lui, mais plus rapprochés de Dieu— il n'a pas communié depuis vingt ans — le bouvier nivernais se trouve d'abord «triste et seul de son espèce»... Un commencement de colère le saisit. «Que suis-je donc venu faire ici ? se dit-il.» Et il voudrait s'en aller.

Il s'y résout même le second jour. Mais un des Pères de la maison a deviné son état d'âme. Et durant la récréation qui suit le souper, il s'approche de lui. «Toi, dit-il, tu veux me parler, n'est-ce pas ? — Oui, monsieur le curé. — Viens dehors, il fait beau.» Et ils s'engagent tous deux, dans les allées du parc, «sous la nuit bleue, étoilée, écouteuse.» Oh! les paroles tendres et miséricordieuses qu'entendit ce soir-là le pauvre blessé de la vie. Et comme elles entrèrent dans son cœur! Et comme elles coulèrent douces sur ses plaies saignantes!

Quand le prêtre et le bûcheron se quittèrent, le premier «étendit les bras comme ceux d'une croix; il dit: — Mon frère et mon ami, embrasse-moi! Gilbert sentit battre contre son cœur un cœur qui l'aimait.» La porte fermée depuis si longtemps venait de s'ouvrir. La grâce allait pouvoir maintenant y entrer.

Une fois dans son lit, le soir, le retraitant, suivant le conseil qui lui avait été donné, se rappela et repassa les paroles du prédicateur. Elles lui revenaient facilement à la mémoire. Elles imprégnaient son cœur d'une douce chaleur: «Mon frère, avait-il dit, pourvu que tu veuilles, tu es riche!... Ton travail est une prière et l'appel à la justice, même quand il se trompe de temple, en est une autre...

«Tu lèves ta bêche et les anges te voient, tu es

VILLA MANRÈSE, MAISON DES RETRAITES FERMÉES,
À QUÉBEC



SCOLASTICAT DES OBLATS À OTTAWA, OÙ DES RETRAITES
FERMÉES ONT LIEU PENDANT L'ÉTÉ

enveloppé d'amis véritables, ta peine et ta fatigue germent en moisson de gloire... Oh! quelle joie de ne pas être jugé par les hommes!... Lui, il est la grande pitié, la grande bonté! Il cherche toute âme droite. Il a pardonné les aveuglements de l'esprit. Il a pardonné surtout les fautes du cœur et des sens. Il n'a été sévère que pour les hypocrites. Tous les autres, il les attire à lui... Gilbert pensa: Cela est beau! Je suis donc quelque chose de grand, moi qui me croyais le rebut?

«Et d'autres mots passèrent dans sa mémoire comme une marée:

«Nous sommes dans l'épreuve. La cloche qui chante a été dans le feu. Vous luttez pour gagner votre vie et cela est un devoir bien beau....................
Mais si vous pensiez à Dieu, vous auriez plus de courage, vous ne souffririez même plus... En tout cas, vous ne seriez plus des violents, mais des forts; plus des envieux, mais des ambitieux, et plus des asservis mais des libres. Est-ce que vos pères n'ont pas eu leurs syndicats, leurs corporations, leurs bannières, et leurs luttes aussi? Ils ont conquis la liberté; ils ont sur leurs épaules fraternelles porté leurs syndics jusqu'à la noblesse. Après une belle vie, ils faisaient une belle mort. Vous n'êtes pas des moitiés d'hommes, parce qu'on vous a renfermés dans la vie présente avec défense d'en sortir par la pensée. I.. vous l'avez souffert. Vous êtes bien plus pauvres que vous ne le supposez. Vous n'avez pas la terre, et vous n'avez plus le ciel! O mes bien-aimés, je veux vous rendre votre âme, votre belle âme ouvrière qui travaillait en chantant, qui s'enrichissait dans la justice et qui s'envolait à Dieu dans la clarté...»

Et encore: «Mon cœur brûle du feu de la charité.

Pauvres du monde, Jésus vous aime et je vous porte dans mon cœur. Venez à moi, votre pauvreté m'attire. Fils du vice, venez; enfants sans mère, rebuts du péché, cœurs en périls, venez, venez!

«Vous êtes une merveille qui me confond, ouvriers venus ici pour la retraite... Savez-vous ce que je crois? C'est que vous êtes les précurseurs, les premiers appelés des foules qui se lèveront de partout, de la mine, de l'usine, de la campagne, des taudis, des galetas, redemandant leur ciel dont ils ont soif. Vous le demandez à Dieu, vous! Les autres, ils le demanderont aux hommes à coup de fusil... ils pétriront la terre pour voir où on l'a cachée, la parcelle de joie infinie, le bout de radium qui ne s'épuise pas... ils auront tout, excepté ce qu'ils cherchent. Vous croyez que c'est le pain qui vous manque. Un peu. Mais le creux est plus profond: c'est Dieu qui vous manque. Priez-le avec moi.....»

Puis des paroles d'espérance étaient venues couronner cet appel; «Si bas que vous soyez, tant que vous vivez, l'espérance est là; elle descend avec nous jusqu'au fond de l'abîme; vous n'avez qu'à l'appeler et ses ailes sont à vous.»

Une lutte alors s'engagea dans le cœur du pauvre bûcheron. Mais la grâce triompha. «Il dit: J'irai. Les larmes lui montèrent aux yeux, et elles coulèrent, très doucement. Une heure matinale sonna. Sans savoir pourquoi, il se redressa, il se mit à genoux, en chemise, sur son lit, et il chercha quelque chose à dire. Ne trouvant rien, il fit un grand signe de croix. C'était la seule prière dont il se souvint. Elle l'endormit, comme si le sommeil avait attendu ce signe-là pour descendre.»

Le lendemain, il alla trouver le prêtre qui lui avait parlé si paternellement dans le parc. Il s'agenouilla sous sa main bénissante. Il fit l'aveu humble et repentant de ses fautes. Il reçut l'absolution et «se sentit léger comme un moucheron d'été».

Au milieu de ses compagnons émus, dont l'un lui avait pr[illegible] sa cravate blanche, parce que la sienne n'était pas assez digne, Gilbert Cloquet s'approcha avec ferveur de la Table Sainte. Il en revint transfiguré. «Quand nous sommes arrivés ici, disait-il joyeux, à ses compagnons, nous étions de toutes les sortes; maintenant, il n'y en a plus que d'une sorte.»

Un tel jour aurait-il un lendemain ? Le bouvier nivernais reprit la route de son pays, l'âme inondée d'une grande joie, armé aussi de fortes résolutions. «De ses bras croisés, il serrait fortement contre lui-même son maigre vêtement et la couverture, et c'était sans doute pour se garantir du froid, mais aussi et secrètement, pour contenir je ne sais quelle force jeune, qui voulait parler, crier, s'échapper: son âme heureuse. Et n'ayant pas l'habitude, il s'étonnait d'une joie qui dure.»

Elle dura les jours suivants avec les résolutions prises. Dans ses champs et ses bois du Morvan natal où il est revenu, Cloquet n'est plus le malheureux d'autrefois, aigri et désespéré. Il est ouvrier plein d'entrain. Il est chrétien pratiquant. Il est même apôtre. «On ne croit jamais pour soi tout seul, répète-t-il à son curé, émerveillé. Quand j'ai eu quelque chose de bon, moi, j'ai toujours voulu le partager.» Et à ses anciens camarades du syndicat qui s'offusquent de son changement et l'insultent, il riposte humblement mais fièrement: «Mon cœur n'a point changé

en mal, au contraire; mais j'ai reconnu que nous n'avions pas la vie, et je suis revenu pour vous dire où elle est. Je vous le dirai une fois, deux fois, dix fois, tant que je serai du monde. Personne ne m'en empêchera! Je veux rester avec vous. La justice que j'ai voulue, je la veux toujours, mais je sais à présent qu'elle est plus belle que je ne croyais. Et je vais à elle.»

Le bien, comme le mal, est contagieux, surtout quand il s'affirme crânement. Dans ce milieu peu sain, les paroles du Nivernais converti trouvent cependant un écho. Un groupe de jeunes se range autour du nouvel apôtre: «Nous sommes de votre bord.» Et le petit noyau se forme, dont un retraitant est le centre, le petit noyau d'élite qui renouvellera et sauvera la paroisse.

La thèse que M. Bazin vient de développer dans son beau roman, un homme d'action catholique, M. Henry Reverdy, l'a résumée en quelques mots, à l'assemblée générale de l'Œuvre des Cercles, en 1913. Son témoignage à lui aussi est précieux. «Les retraites, disait-il, sont, vous le savez, la véritable école de formation de l'élite ouvrière, surtout dans leur forme la plus efficace, les retraites fermées. Tout directeur de cercle devra donc se préoccuper d'en organiser une chaque année, ou, au moins, d'envoyer aux retraites de la région les membres du Conseil intérieur.»

Rénovation sociale

Les retraites fermées, affirmait un de leurs premiers apôtres, vont refaire non seulement des âmes chrétiennes, mais aussi des institutions et des sociétés chrétiennes.

Ces prévisions se sont réalisées. Les figures que nous venons d'esquisser suffiraient à le prouver. Le retraitant en effet quitte sa solitude avec la détermination d'être apôtre dans son milieu. Et peu à peu, il le transforme. Ainsi l'usine de M. Dutilleul.

Il est bon cependant de mettre cette vérité dans un jour plus éclatant, de montrer l'action que la retraite exerce *directement* non plus sur telle ou telle âme, mais sur toute une collectivité.

Ici encore nous en appellerons aux faits. Et comme les différents groupes de retraitants réunissent des hommes soit de même association, soit de même profession, soit de même paroisse, nous essaierons de fournir un bref exemple tiré de chacune de ces catégories. La démonstration sera ainsi complète.

***

De toutes les associations qui travaillent actuellement à reconstruire la France, aucune n'a mieux mérité de l'Église que l'Association Catholique de la Jeunesse Française. Après vingt-cinq ans d'existence, elle comptait, en 1911, 120,000 membres répartis dans 2,285 groupes. Ces groupes, reliés entre eux

par des liens souples mais fermes, couvrent la France comme d'un réseau de jeunes activités, sans cesse tendues vers le même but.

Soit membres à membres, soit cercles à cercles, ces 120,000 jeunes catholiques poursuivent inlassablement la grande œuvre de reconstruction nationale et religieuse à laquelle ils se sont voués.

Ils la poursuivent d'abord en eux-mêmes, convaincus que la première réforme doit s'opérer dans l'intime de l'âme et que d'elle dépend le succès des autres. Développer leur propre personnalité, conquérir par un régime méthodique de piété, d'étude et d'action, cette trempe intellectuelle et morale qui constitue les hommes d'élite: tel est leur principal objectif. Mais ils ne s'en contentent pas. Il est même indissolublement lié dans leur esprit à un autre but: faire bénéficier de ce développement leur religion et leur race.

Déjà de magnifiques résultats ont été obtenus. Un des anciens présidents de l'A. C. J. F., Henry Reverdy, disait d'elle récemment: «Sans à coup, mais avec ténacité, elle forme dans ses groupes des hommes nouveaux, tout pénétrés de catholicisme et de sens social, elle les habitue à s'associer, elle les discipline dans son organisation, elle leur donne un programme commun. Sous la société qui s'effrite et sans renverser les murailles qui, en tombant, pourraient tout écraser, elle reprend les fondations et restaure l'ordre social chrétien. Et par là elle remet peu à peu la France dans sa tradition nationale.»

Les chefs de l'Église ne pouvaient rester indifférents à un tel mouvement. Ils n'ont cessé de l'encourager, depuis Mgr Freppel qui, dès 1887, saluait son avènement en termes si élogieux, jusqu'aux évêques

actuels qui lui ont prodigué, à l'occasion du dernier pèlerinage à Rome, leurs marques d'approbation. Les Souverains Pontifes ont fait de même. Léon XIII appelait — avec quel amour! — les membres de l'A. C. J. F. «*Filioli*, mes petits enfants!» Pie X les a félicités plus d'une fois de leur cohésion, de leur doctrine, de leur piété, de leurs œuvres. C'est chacun d'entre eux, c'est l'Association tout entière qu'il a voulu honorer dans la personne de son distingué président, Pierre Gerlier, quand il lui décernait, en octobre 1913, la médaille *BENE MERENTI*.

Et Benoît XV partage les sentiments de ses prédécesseurs. «Nous prions le bon Dieu, vient-il d'écrire, de vouloir bien répandre ses grâces d'élite sur les membres de la *Jeunesse catholique de France*, parce que c'est sur cette Association que Nous fondons les meilleures espérances pour la noble et généreuse nation qui pour nous est toujours la *Fille aînée de l'Église.*»

Mais pour qu'une association possède cet esprit surnaturel, pour que ses membres vivent une vie si haute, si pleine, si généreuse, il faut une source riche et profonde où ils en puisent les éléments, où ils les renouvellent fréquemment. Quelle est pour l'A. C. J. F. cette source merveilleuse? Écoutons ses chefs et ses aumôniers.

En 1910, à Montréal, au congrès général des Ligues du Sacré Cœur, celui-là même qui devait plus tard occuper dans son Association le plus haut rang et recevoir de Pie X la décoration d'honneur dont nous venons de parler, disait des jeunes catholiques français: «Dans toutes les régions de la France où quelque chose s'est fait, quelque chose de bien, quelque chose de mieux, nous avons constaté toujours que par là

avaient passé tout d'abord ces incomparables moyens de la formation humaine qui s'appellent les retraites fermées et qui s'appellent le recours à la sainte communion.»

Après lui, Maurice Eblé, dans les *Annales de la Jeunesse catholique* de juin 1913, affirme: «Notre vie religieuse s'alimente principalement dans les retraites fermées; celles-ci, déclarent bien souvent les membres de l'Association et surtout leurs aumôniers, sont une des sources essentielles des progrès constatés. Le nombre des retraites s'est accru, depuis deux ans principalement, dans des proportions considérables; c'est ainsi que les *Annales* de 1912 énuméraient 50 retraites régionales de l'A. C. J. F. réparties sur une durée de trois mois environ. A côté des retraites fermées régionales, il faudrait citer les retraites de groupes, plus nombreuses naturellement. Tel est le courant qui entraîne nos camarades, que l'on voit se former — l'exemple vient du Pas-de-Calais — des ligues de retraitants à l'intérieur des groupes.»

Les aumôniers ne pensent pas autrement. L'un des plus anciens et des plus dévoués, le P. Cléret de Langavant, ne craint pas d'écrire que la retraite fermée «est le meilleur moyen que propose l'Association de la Jeunesse pour la formation de ses membres.» Et l'aumônier général, le Père Corbillé, m'attestait récemment la même chose en termes très nets.

De l'association passons à un groupement professionnel. J'en connais peu d'aussi intéressants que celui des Patrons du Nord.

Quelques grands industriels de Lille, de Roubaix et de Tourcoing, membres des cercles catholiques du comte de Mun, avaient été frappés par l'idée de leur

responsabilité patronale. Convaincus qu'ils ne pouvaient se désintéresser de la tenue morale de leurs usines sans manquer gravement à leur devoir, ils décidèrent de s'unir pour s'en occuper sérieusement.

Leur groupement prit le nom d'Association de Patrons chrétiens du Nord. Ce n'est «ni une œuvre sociale, ni une œuvre économique, écrit un de ses membres. On pourrait l'appeler un cercle d'études, qui éclaire les esprits, stimule les bonnes volontés, forme l'expérience des uns au contact des autres, encourage les hésitants, par l'exemple des plus convaincus, à faire des œuvres pratiques.» Son action ne tarda pas à se faire sentir. Elle contribua d'abord à créer une mentalité patronale chrétienne. Un prêtre qui a suivi de près ses travaux, lui rend ce témoignage: «Votre dévouement, messieurs, a réveillé la conscience de plus d'un industriel, persuadé qu'il n'avait rien à faire. Au milieu des ruines, vous aviez l'air de fondateurs, comme Villemain le disait des grands évêques du IVème siècle. Dans divers congrès de France et de Belgique on s'animait à étudier et à discuter vos programmes. Vous parliez de construire à nouveau, d'après un plan chrétien, un bel édifice social. En entendant les orateurs de votre association, en suivant leurs études, en les voyant à l'œuvre, bien des patrons et même des prêtres ont conçu des desseins apostoliques pour la rénovation chrétienne du travail industriel.»

Mais si elle n'est pas en elle-même une œuvre, l'Association des Patrons chrétiens du Nord est une créatrice d'œuvres. Une année après sa naissance, elle fondait diverses corporations chrétiennes à Lille, puis elle établissait les syndicats mixtes de Roubaix, de Fourmies, de Tourcoing, d'Armentières. Ses insti-

tutions ne se comptent plus aujourd'hui. Elles lui ont valu à l'exposition de 1900 une récompense bien méritée. Nombreuses aussi ont été ses luttes et ses victoires contre l'insalubrité dans les ateliers, la promiscuité dangereuse des sexes, le travail de nuit et du dimanche.

Or, cette association professionnelle est née d'une retraite fermée, elle a grandi et s'est fortifiée, appuyée sur elle. Voici le récit que fait de sa fondation un de ses premiers membres: «Survint la retraite du 15 août 1884 donnée au Château-Blanc, par le R. P. Alet, aux membres de l'œuvre des cercles et à laquelle prirent part une vingtaine d'industriels des différentes villes de la région. Le premier jour, le prédicateur avait démontré la responsabilité du patron; au réfectoire on lisait la brochure de M. Fichaux sur l'*Atelier*, quelques extraits des conférences du P. Félix sur le *Christianisme social;* l'après-midi, aux conférences, le P. Alet reprenait le même enseignement et le rendait plus pratique.

«La religion profonde des retraitants en fut troublée: ils voyaient clairement un péril pour leurs âmes dans la méconnaissance du devoir professionnel; cependant ils jugeaient les conditions générales, faites à l'industrie, plus fortes que leurs bonnes volontés, même les plus vaillantes; et ils cherchaient à se persuader qu'ils étaient dans l'impossibilité d'agir, que l'ouvrier était mal disposé, etc... On convint cependant que, la question n'étant pas résolue, il était opportun de l'étudier en commun. Le P. Watrigant, directeur des Retraites, proposa alors à M. Féron-Vrau une réunion mensuelle de patrons au Château-Blanc: on y étudierait le moyen de faire du bien dans les ateliers; il obtint l'adhésion

immédiate et chaleureuse de M. Féron-Vrau; l'idée fut soumise aussitôt à plusieurs autres et au R. P. Alet qui lui furent très sympathiques... Trente-six industriels et patrons chrétiens assistèrent à la première réunion qui eut lieu au Château-Blanc, le 19 septembre; on y choisit le nom d'*Association Catholique des Patrons du Nord de la France*, mais l'usage prévalut bientôt d'en appeler les membres: *Patrons chrétiens du Nord*. Le but de ces réunions fut bien déterminé: grouper les patrons pour s'éclairer sur les réformes à introduire dans le régime actuel de l'industrie et pour se soutenir dans la réalisation de ces réformes.»

On le voit, non contente d'avoir eu la maison de retraites pour berceau, la nouvelle Association voulut la conserver comme son siège permanent. C'est sous le toit béni du Château-Blanc, puis de N.-D. du Haut-Mont, quand l'œuvre des retraites y fut transportée, que ses membres se réunirent. Leurs assemblées eurent un cachet particulier. Elles duraient et durent encore toute une journée. Les exercices de piété s'y accordent avec les conférences d'œuvres. C'est une espèce de retraite mensuelle, qui ne nuit en rien d'ailleurs à la retraite annuelle. Celle-ci reste le pivot de toute l'organisation, «le moyen capital, le moyen des autres moyens, disait un de ses fondateurs, M. Henri Bayard. Là nous avons compris que si Dieu, dans ses desseins providentiels, avait placé sous nos ordres tout un peuple d'ouvriers, ce n'était pas dans le but de nous rendre plus riches, au risque de compromettre notre salut. Nous devons guider vers Dieu les ouvriers qui marchent à notre suite dans le chemin de la vie.»

Ainsi donc, par l'œuvre des retraites fermées une

classe professionnelle est transformée. Les industriels et les patrons catholiques d'une grande région comprennent et pratiquent maintenant les devoirs qui leur incombent envers leurs ouvriers.

Il me reste à dire un mot d'un troisième groupement: de la paroisse. C'est peut-être sur ce terrain que la retraite a agi le plus efficacement. Elle a assaini des milieux paroissiaux complètement corrompus, elle les a transformés, elle les a surnaturalisés.

J'ai déjà raconté les magnifiques résultats obtenus à Quiévrain en Belgique. Le curé écrivait, enthousiaste: «Je ne puis que répéter: L'œuvre des retraites est l'œuvre par excellence.» Voici quelques autres exemples.

Le directeur d'une maison de retraites du Midi de la France a consigné dans ses annales le fait suivant: «Un soir d'ouverture, six hommes se présentent, conduits par un ancien retraitant. Ce n'était pas inutile: leur mine n'avait rien de rassurant; aux avances des Pères ils ne répondaient que par des monosyllabes.

«Tout le temps du voyage, ils avaient grommelé contre leur charitable guide et dès le premier jour, ils ne songent qu'au départ: Il y a un marché, une foire où leur présence est rigoureusement nécessaire. Mais voilà qu'avant la fin du second jour, les choses changent d'aspect: ils ne pensent plus à partir avant la fin de la retraite; au contraire, l'heure des adieux arrive trop vite à leur gré. Une pieuse association est établie entre eux, et, depuis lors, ils se sont réunis fidèlement une fois par mois, sous la présidence du curé de leur paroisse, pour s'occuper d'assurer leur persévérance et la propagation de leurs idées religieuses et sociales. Ils sont revenus à la retraite, quelques

mois après, non plus six, mais quinze, et à leur tête le vicaire de la paroisse. Un curé des environs, qui vient nous voir durant une retraite, s'étonne d'y rencontrer quelqu'un qu'il connaît fort bien. «Mais il me semble avoir reconnu V... ? — Vous ne vous trompez pas, c'est bien lui. — Quoi! V... le prêtrophobe, le vendeur de mauvais journaux, le propagateur des pires brochures!... — Lui-même; il fait sa retraite et fort sérieusement.» Le bon curé n'en revenait pas. Or aujourd'hui, dans son village, V... chante au lutrin et enrôle des retraitants. Il a réussi à y établir l'Apostolat de la Prière et il s'est inscrit le premier pour le troisième degré. Grâce à son zèle, cette petite paroisse comptait à Pâques soixante communions d'hommes, alors que l'année dernière elle n'arrivait qu'à quinze, y compris les enfants. Et c'est là un village dont on disait comme de beaucoup d'autres: «Il n'y a rien à faire.»

On disait la même parole découragée pour un petit village industriel de la Seine-et-Oise. Mais un patron de la localité eut le bonheur de faire une retraite. Il revient chez lui converti et groupe trois hommes, les seuls qui fissent leurs pâques dans la paroisse. «Ceux-ci en gagnent quelques-uns par la lecture du journal *La Croix*. Bientôt ils sont douze; ces douze partent pour la retraite. Ils en sortent apôtres dévoués. Maintenant dans la paroisse près d'une centaine d'hommes affirment hautement leur foi religieuse. Trente-sept ont communié à la Toussaint; cinquante à Noël. Un cercle d'études religieuses et sociales affilié à l'Association catholique de la Jeunesse française a été fondé. Des orateurs étrangers sont parfois appelés, et ils trouvent devant eux un auditoire de sept cents à

huit cents personne. Les membres du cercle ont fondé une chorale qui va rehausser l'éclat des cérémonies religieuses dans les paroisses voisines. Un jour, ils parcoururent vingt kilomètres à pied sous la pluie, pour aller faire une escorte d'honneur au saint Sacrement. Leur présence fut un événement et une révélation dans une localité où aucun homme ne franchissait le seuil de l'église. Une autre fois, ils firent autant de chemin pour organiser une conférence en faveur des religieuses expulsées.»

Un dernier exemple. La Belgique nous le fournit. On sait qu'une partie du pays est fort entamée par le socialisme. C'est surtout la région industrielle wallonne. Le petit village de Chératte s'y trouve compris. Quand le curé actuel vint prendre possession de son poste, il y a sept ans, la situation religieuse de sa paroisse ne lui parut pas très bonne. On pouvait dire en un sens que tous les habitants étaient catholiques puisque tous avaient été baptisés, mais sur mille trois cents dont se compose la population totale, sept cents seulement accomplissaient leur devoir religieux. Et ce qui est plus grave, peu ou point de fervents parmi les pratiquants.

Pour attirer les hommes, le curé essaya divers moyens: conférences publiques dans la grande salle du patronage, causerie familière dans l'intimité du presbytère. «Cela, avouait-il, n'a pas fait entrer dans mon confessionnal les hommes qui ne pratiquaient pas, et n'a pas, non plus, rendu plus militants ceux qui accomplissaient leurs devoirs essentiels de catholiques.» C'est alors qu'il songea aux retraites fermées. Laissons un des amis du curé nous raconter l'essai: «La difficulté était de trouver des retraitants. Après

avoir cherché, il a fini par détacher de la foule indifférente cinq hommes, à qui il a proposé de faire une retraite dans une communauté de Liège. Ces cinq braves, sans peut-être se rendre bien compte de ce qui les attendait, acceptèrent et s'en allèrent s'enfermer pendant trois jours dans une atmosphère de silence et de recueillement. Quand ils revinrent, me disait avec bonheur l'abbé Br[illegible]nt, ils étaient complètement transformés. Eux, simplement bons chrétiens auparavant, étaient devenus tout d'un coup fervents, animés d'un vrai zèle apostolique, désireux d'être les auxiliaires actifs de leur pasteur dans son œuvre d'évangélisation de la paroisse. D'ailleurs je les ai vus moi-même. Ils vinrent un soir, à la tombée de la nuit, au presbytère. Nous causâmes assez longtemps et je fus ravi de la clairvoyance et de l'ouverture de ces âmes de travailleurs, pénétrés de la charité du Christ. Mais ils me procurèrent une joie plus bienfaisante encore. Après notre entretien familier, ils allèrent à l'église déjà plongée dans la nuit pour adorer le saint Sacrement. Je les ai suivis, et — je l'avoue — je ne pus contempler sans émotion ces cinq hommes du peuple à genoux sur la dalle froide, priant à haute voix devant leur Maître présent dans le tabernacle, Le priant pour eux, pour leur persévérance, mais aussi pour les autres, demandant pardon de leurs péchés et de ceux de l'humanité, promettant de travailler au règne de Dieu et de sa justice. Oh! c'était vraiment la veillée d'armes qui prépare aux luttes de demain, la prière sociale qui arrête les fléaux de Dieu.

«Actuellement, ces fervents sont le *pusillus grex*,

mais avec le temps, ils feront des conquêtes et verront leur nombre s'accroître.»

Cette paroisse, comme tant d'autres de la Belgique, échappera aux prises du socialisme et de l'impiété, grâce à un petit groupe de retraitants. Ils seront le levain qui fera fermenter la masse, l'élite vaillante et généreuse qui entraînera la foule.



PREMIÈRE RETRAITE FERMÉE DES MÉDECINS, LA BROQUERIE, AOÛT 1910

DEUXIÈME PARTIE

Les retraites fermées au Canada

Premières retraites

C'est le 17 juin 1909 qu'eut lieu, au noviciat des Pères Jésuites, au Sault-au-Récollet, la première retraite fermée collective au Canada. Elle était organisée par l'Association Catholique de la Jeunesse canadienne française. Elle précéda, d'une semaine environ, un essai du même genre tenté aux États-Unis. Les membres de l'A. C. J. C. furent donc les pionniers de l'œuvre en Amérique.

Ce groupe d'initiateurs compta douze braves. Grand était leur mérite. Ils marchaient vers l'inconnu et un inconnu qui, il faut bien l'avouer, ne se présentait guère, à des jeunes gens débordants de vie, sous des dehors très attrayants. Trois jours de silence, de réflexion, de prière, dans un noviciat; non, cela, au premier abord, n'attire pas. Ils se rendirent cependant à l'appel de leurs directeurs, parce qu'on leur avait dit que cette pratique serait excellente pour leur âme, pour leur association, pour leur race.

Dieu les récompensa bien au-delà de leurs sacrifices. Ces jeunes gens goûtèrent pendant la retraite «un bonheur inexprimable». C'est l'expression de l'un d'eux. Ils repartirent de ce cénacle véritablement apôtres, résolus à faire connaître l'œuvre et à revenir, l'année suivante, accompagnés chacun d'un compagnon au moins.

Ils travaillèrent si bien qu'à peine trois mois plus tard, en septembre, le noviciat Saint-Joseph recevait

un deuxième groupe de jeunes gens. Cette fois ils étaient seize. En même temps une retraite avait lieu à Lévis pour seize membres de l'A. C. J. C., de la région de Québec. L'extrême obligeance des prêtres du collège, en particulier du directeur du cercle St-Augustin, et l'activité admirable d'un de leurs anciens élèves, président du comité régional, avaient obtenu cet excellent résultat.

Comme la première, ces deux nouvelles retraites donnèrent des fruits excellents. «Nous revenons transfigurés,» écrivait un jeune retraitant de Lévis, et il ajoutait: «Pour faire du bien, réveiller les endormis, éclairer les consciences, enseigner le devoir, l'esprit de dévouement et de sacrifice, rien ne vaut la retraite fermée. Aussi nous allons en être les valeureux apôtres».

L'œuvre prouvait donc elle-même sa valeur. Elle répondait à sa réputation d'outre-mer. Elle faisait des heureux, elle formait surtout des apôtres.

On peut dire dès lors qu'elle était fondée. Ce qui n'avait été, dans l'intention de ses promoteurs, qu'un essai, devenait le germe fécond d'une institution permanente.

La saison était trop avancée pour qu'on donnât suite aussitôt à ces expériences heureuses. Mais il fut décidé que, dès le printemps suivant, elles seraient reprises sur des bases plus larges.

Une organisation immédiate s'imposait. Le Provincial des Jésuites nomma un directeur provisoire qui s'occupa aussitôt de former un comité de laïques.[1]

---

1 Le Père Jacques Dugas, S. J., fut le premier directeur des retraites fermées. Le Comité se composait ainsi: président d'honneur: M. le juge Loranger; président: M. J.-A. Prendergast; Vice-présidents: MM. Gustave Lamothe et J.-A. Vaillancourt; secrétaire: M. A. Saint-Pierre; trésorier: Dr L.-E. Fortier; conseillers: Dr Dubé, MM. V.-E. Beaupré, Omer Héroux J. Miller, R. Genest, L. Sansfaçon, Dr Baril, Guy Vanier.

Celui-ci organisé, la question du local fut longuement débattue. Sa solution fit faire à l'œuvre le pas décisif. Disposant d'une maison, elle était réellement établie, elle vivait. De ce moment date, sinon la première retraite, du moins le commencement de l'existence régulière de l'œuvre. La villa qui l'abrita alors doit être considérée comme son véritable berceau.

La Villa la Broquerie

Les retraites ont popularisé ce nom de Villa la Broquerie. Pendant quatre ans, on l'a vu s'étaler chaque semaine, de mai à octobre, dans les journaux. Qui ne le connaît maintenant ? Qui ne l'a entendu prononcer avec émotion par quelque retraitant ?

Il n'en était pas ainsi avant 1909. Lorsque la villa fut proposée comme maison de retraites, la plupart des membres du comité ignoraient même son existence. Quant à ceux qui la connaissaient, qui l'avaient visitée ou habitée, j'avouerai qu'ils tremblèrent un peu...

C'est qu'elle n'était pas tout-à-fait neuve... Elle datait déjà de deux cent quarante ans! Le temps lui avait fait subir bien des ravages. Et les hommes donc! Il avait fallu, pour loger les jeunes étudiants jésuites qui, chaque année, vont s'y reposer de leurs travaux, lui ajouter tant bien que mal, une aile par ci, une aile par là. Ces constructions, moins qu'esthétiques, déformèrent le plan primitif. Et elles ne purent apporter les commodités d'un édifice moderne. Les retraitants n'auraient pas de chambres à leur disposition. Ils devraient se contenter d'un dortoir où l'on aménagerait de petites cellules séparées par des rideaux. Puis vienne un froid un peu rude, rien pour se préserver de ses atteintes.

Par contre, il est vrai, la villa la Broquerie possédait certains avantages appréciables.

Elle avait son site. «L'art n'a rien fait, écrit l'his-

torien de Boucherville, pour embellir cette résidence. Ne pouvant rivaliser victorieusement avec la nature, il lui en a laissé tout le soin. Elle s'en est gentiment acquittée et en a fait pour la belle saison un lieu de plaisance ravissant. Bâtie sur la côte, à vingt pas d'une grève d'où l'œil s'égare au loin sur les plaines voisines, la villa a dans son site du pittoresque et du grand. D'un côté les champs, les prairies remplies d'arôme, les hauteurs échelonnées à l'horizon. A ses pieds, la rivière Sabrevois que bordent deux rideaux de buissons. En face, le fleuve, ses îles, les côtes du Nord, où l'œil s'en va, voguant de scène en scène jusqu'aux Laurentides.»

Elle avait aussi ses souvenirs historiques. Pierre Boucher, fondateur de Boucherville, en fut le premier occupant. Après lui, toute une lignée de seigneurs canadiens l'habitèrent sous le nom de Château-Sabrevois. Puis des personnages illustres y passèrent. Le découvreur du Mississipi, le jésuite Jacques Marquette, s'y arrêta pour faire un baptême. La vénérable Mère Marguerite Bourgeois y enseigna le catéchisme aux enfants. Mgr Taché, l'évêque missionnaire de l'Ouest, y vécut quelque temps. C'était presque un sanctuaire national.

Elle avait surtout le grand avantage d'être offerte à l'œuvre gratuitement, de lui fournir, à peu de distance de Montréal, dans un endroit assez isolé, un local sinon parfaitement aménagé, du moins convenable.

La villa la Broquerie fut donc acceptée avec reconnaissance par le comité des retraites fermées. Nous ne pouvons aujourd'hui que nous féliciter de cette décision. Les retraitants qui ont séjourné à la Bro-

querie en ont conservé le meilleur souvenir. Quelques-uns même, installés dans le nouveau et spacieux édifice de l'Abord-à-Plouffe, se surprennent à regretter le vieux manoir des bords du St-Laurent. Ils ne peuvent oublier ses petites cellules, sa chapelle pauvre mais si pieuse, et le grand fleuve dont les flots venaient battre le chemin, et le spectacle que présentait, le soir, dans le lointain, la métropole illuminée...

Le trajet de Montréal à Boucherville se fait en bateau. Il prend près d'une heure. Cela aussi nous effrayait un peu. Mais cette promenade sur le fleuve fut goûtée de tous. Les retraitants arrivaient ordinairement au quai vers sept heures, la plupart seuls, quelques-uns accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants. Le soir commençait à tomber. La cloche sonnait. Derniers adieux: «Tu prieras pour moi, pour notre petit.» Et l'on se quittait. Puis les retraitants montaient sur le bateau où des groupes se formaient. L'organisateur de la retraite était là, comptant ses gens, constatant hélas! chaque fois, que plus d'un manquait à l'appel. Parfois une inquiétude l'étreignait: «Serons-nous assez nombreux?» Mais voici un retardataire au pas de course. C'est le septième; puis le huitième qui le suit, et trois ou quatre autres... Ça marchera! Le signal du départ se fait entendre. Tous sont sur le pont, fumant et devisant, quelques-uns — les nouvelles recrues — un peu émus, redoutant cet inconnu vers lequel ils vont. Le bateau démarre. «Les notions d'histoire nous reviennent en route, a écrit un retraitant, alors que le *Boucherville*, bercé par les eaux du fleuve, a tôt fait de quitter, loin derrière lui, les scintillantes lumières du Parc Dominion, et nous laisse contempler, dans sa majestueuse et impres-



VILLA SAINT-MARTIN, ABORD-À-PLOUFFE



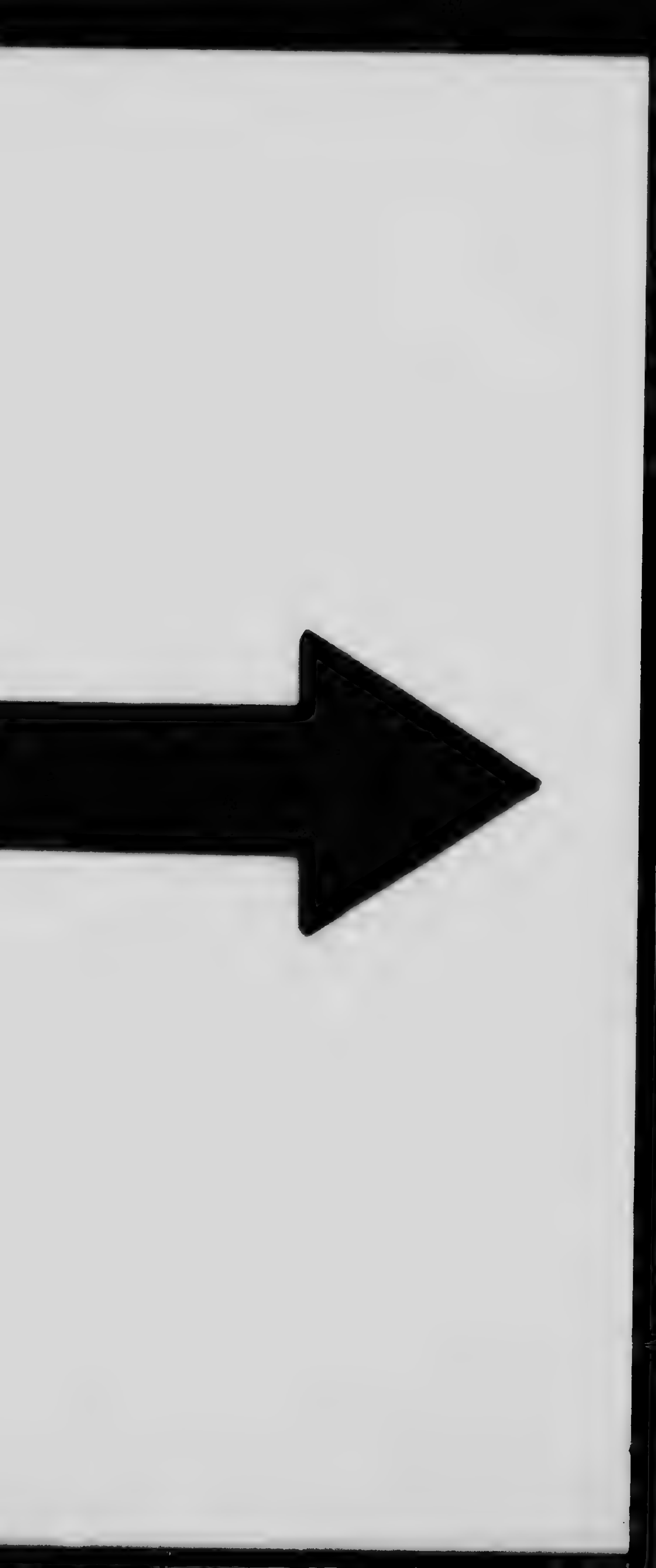
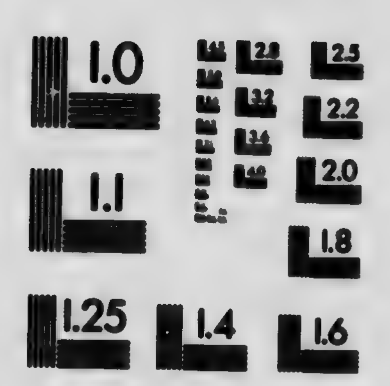
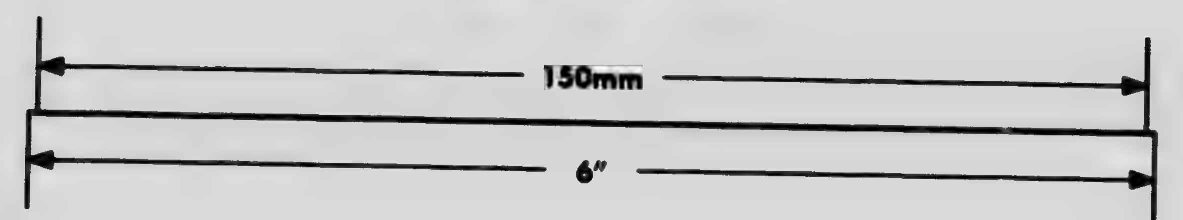


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





sionnante beauté, une nuit pleine d'étoiles, comme le mois d'août seul à la campagne, en offre le spectacle.

«Plus rien du brouhaha de la ville. Quelques voix chevrotantes de touristes attardés ou rêveurs nous accompagnent seules, l'autre côté de la rive. Le débarcadère nous en sépare et déjà, sans qu'on le veuille, commence le silence de la retraite. Rien ne nous y oblige encore, mais l'on sent le besoin d'écouter la voix des choses, le bruissement des feuilles le long de la route ombragée, le déferlement tranquille des vagues sur les galets de la rive, le toc-toc-toc des petits bateaux sans voiles, le bruit de nos pas sur le chemin pierreux. Et l'on arrive, ainsi préparés, entre neuf et dix heures du soir, au manoir de «La Broquerie».

Ce fut ainsi pendant quatre ans, de mai à novembre. La vieille maison, délaissée pendant l'automne et l'hiver, reprenait vie à chaque printemps. Elle essayait de cacher sous une toilette fraîche les rides profondes dont les ans marquaient de plus en plus sa rude physionomie; elle ouvrait ses fenêtres, toutes larges, aux chauds rayons du soleil; elle trouvait les moyens d'élargir encore ses salles afin de mettre plus à l'aise ses hôtes aimés.

Il y en avait un surtout qu'elle attendait avec impatience, car c'est Lui qui attirait les autres, qui les charmait et les fortifiait pendant leur séjour. Parti le dernier à l'automne, alors que toutes les feuilles des arbres étaient tombées, Il revenait le premier à l'aube du printemps, quand les bourgeons commençaient à pointer. Il s'établissait dans l'humble cellule, la plus petite de toutes, qui lui était réservée au fond de la chapelle, et là, divin prisonnier du tabernacle, Il vivait pendant cinq ou six mois dans le recueille-

ment et la prière. Que d'hommes et de jeunes gens sont venus s'entretenir avec Lui tout près de son Cœur, lui raconter leurs peines, leurs joies, leurs désirs d'apostolat!

La chapelle de la Broquerie! Elle était bien humble, bien petite, bien sombre, mais combien pieuse, combien pleine de la présence de Dieu, et pour cela, combien aimée. Un retraitant l'a chantée en un touchant sonnet:

O chapelle où, premiers chrétiens de la patrie,
Nos aïeux et les fils des fiers sachems des bois,
Sous l'œil doux de la sœur Marguerite Bourgeoys
Priaient Seigneur Jésus et sa Mère Marie!

Le lendemain des jours où chantante et fleurie
La «Ville des clochers» fêta le Roi des rois,
Je vins comme un enfant devant ton humble croix
Ouvrir au Dieu caché mon âme endolorie.

Comme ici le Seigneur mettant mon cœur à nu
Me reprocha sans fin de l'avoir méconnu,
Lui, le Semeur béni de l'auguste Évangile!

Blessé par son Amour, alors, si follement
Vers lui fut mon désir que ma chair trop fragile
S'abima dans les pleurs près du saint Sacrement.

Un autre, dans ses impressions de retraites, parle aussi des larmes que chaque année, depuis quatre ans, il laisse couler au pied de l'autel. Il n'en a pas honte; au contraire. «Je les aime, je les savoure, je les bénis. En d'autres circonstances, j'en verse bien qui me consolent et que j'aime aussi, mais elles ne leur sont pas comparables. Celles-là seules me font vraiment goûter la bonté du bien et la ferveur des bons. Elles me font bénir dans un hosanna pieux, cordial et sin-

cère, la main providentielle qui m'a guidé, qui m'a châtié, qui m'a secouru.»

Mais on ne fit pas que verser des larmes dans la chapelle de la Broquerie. Des méditations, des pieux colloques avec Dieu, des entretiens avec son directeur, une nouvelle conception de la vie se dégageait. On voulut y conformer son existence. On prit au pied de l'autel de viriles résolutions.

Voici le témoignage qu'en rend un des premiers prédicateurs de nos retraites fermées, le Père Louis Lalande. Nous le traduisons d'un article qu'il écrivit en septembre 1912, dans les *Woodstock Letters:*

«Il est vraiment consolant de voir combien les retraitants, ceux surtout qu'on peut suivre de près à la suite des exercices, ou qui nous reviennent après l'année écoulée, ont gardé des fruits abondants et durables de la retraite. J'ai assisté, dans ma vie de missionnaire, à des conversions merveilleuses; j'ai été bien des fois le témoin ému des prodiges opérés dans les âmes par la grâce divine; mais je n'ai pas vu de cœurs plus débordants de joie surnaturelle, de vie chrétienne, d'apostolat sincère, dévoué, actif; je n'ai pas vu d'âmes plus prêtes aux sacrifices et aux batailles de la vie, plus généreusement vouées au règne de Jésus-Christ, plus vaillantes enfin, que celles qui ont été entraînées à ces œuvres de salut par nos retraites fermées.

«Jeudi dernier, un étudiant de l'Université, un garçon de vingt-cinq ou vingt-six ans, revint à la Broquerie pour y faire une seconde retraite. Après les points de la première méditation, il entra dans ma chambre; ses yeux étincelaient de joie, et dans toute sa personne rayonnait une fierté pleine de candeur.

«— Vous souvenez-vous, mon Père, dit-il, quel misérable j'étais quand je suis venu, l'an dernier ?

«— Je ne me rappelle, mon cher, que vos bonnes intentions et les promesses que vous m'avez faites avant de partir.

«— Eh bien, Dieu soit béni ! Je les ai tenues. Vous me trouvez, ce soir, dans les mêmes dispositions où j'étais le matin de mon départ. Mais, pour en arriver là, il m'a fallu communier tous les jours.

«— En avez-vous été pour cela moins heureux que les autres ?

«— Au contraire. L'année que je viens de passer est une des plus heureuses de ma vie, et je l'ai cent fois proclamé publiquement, même devant les étudiants anxieux de savoir d'où me venait ma joie constante.»

«Un avocat, homme de lettres, très connu dans la société québecquoise, me disait après sa retraite:

«— En regardant dans ma vie, Père, je cherche les jours les plus heureux, je remonte jusqu'à ma première communion, et je n'en trouve pas qui rayonne de plus de joie que les jours de cette retraite.

«Six mois plus tard, il me faisait le même aveu, avec le même accent de sincérité et de paix intérieure. Son associé, qui l'écoutait en souriant, ajouta:

«— Et depuis ce temps, mon Père, il assiste à la messe tous les jours, et n'a pas perdu un seul procès.

«La semaine dernière, je rencontrai, rue St-Jacques, à Montréal, un courtier bien connu:

«— Qu'est-ce qu'il y a donc ? lui dis-je. Comment se fait-il que je ne vous ai pas vu à la Broquerie, cet été ?

«— Ne m'en parlez pas, je le regrette assez.

«— Vous me l'aviez promis, n'est-ce pas ? Ce n'est pas bien de manquer à sa promesse.

«— C'est vrai; mais c'est bien la seule promesse que je n'ai pas tenue et ce n'est pas ma faute.

«Nous passions en ce moment à la porte d'un café bien connu et où il avait l'habitude autrefois d'entrer plus qu'à son tour.

«— Et je suppose, ajoutai-je, en montrant l'enseigne du doigt, vous entrez comme à l'ordinaire ?

«— J'y ai bien pensé, répondit-il, et j'en avais une forte tentation, mais...

«— Mais, quoi ?

«— J'ai regardé dans mon chapeau, puis...

«— Dans votre chapeau et votre chapeau vous empêche de...

«— Parfaitement! Vous savez, je n'ai pris qu'une résolution à la Broquerie, et je l'ai écrite dans mon chapeau, dans tous mes chapeaux, afin de ne pas l'oublier.

«— Et quelle est donc cette résolution ?

«— Tenez, lisez vous-même.

«Il ôta son chapeau, le tourna vers moi; et je lus, écrits en grosses lettres, les mots: *agere contra.*

«— N'est-ce pas l'expression de votre père saint Ignace, continua-t-il ? C'est là ma seule résolution; je l'ai gardée depuis un an et je la pratique encore en ce moment.

«— Même en ce moment! Vous n'avez pas l'air de pratiquer ici *l'agere contra*, à moins que ce ne soit en causant avec moi.

«— Allons donc! je m'explique. En quittant tout-à-l'heure mon bureau, j'eus une envie brûlante de venir me rafraîchir un peu chez Freeman; mais en regardant

dans mon chapeau, j'ai aperçu les deux mots de ma retraite, et...

«— Et... ?

«— Et je m'en vais ailleurs.

«— Où donc, s'il vous plaît ?

«— Puisque vous tenez à le savoir, je m'en vais faire mon chemin de croix à Notre-Dame.

«Je pourrais citer des douzaines d'exemples non moins édifiants. Je vais me contenter de celui-ci, très réel, bien qu'il ait l'air d'une plaisanterie. Je le tiens de l'auteur lui-même. C'est un industriel riche sachant mieux faire de l'argent que faire bon ménage. Et, naturellement, comme beaucoup d'autres maris, il trouvait dans les seuls défauts de sa femme les causes de leurs disputes. Or, voici que, depuis la retraite, tout va à merveille dans la maison.

«— Vous aurez beau raconter des conversions extraordinaires, me dit-il, l'autre jour, vous n'en raconterez jamais comme la mienne.

«— Vraiment!

«— Oui, et je vous permets d'en faire l'usage que vous voudrez.

«— Mais il me faut d'abord la savoir.

«— Eh! bien, imaginez que c'est moi qui ai fait la retraite et c'est ma femme qui s'est convertie! Mon ménage est, depuis, un paradis.

«Je le laissai dans sa douce illusion, sachant bien que sa femme consentira à passer pour convertie, à condition de garder la paix que lui a apportée la conversion de son mari.»

Mille soixante-cinq retraitants passèrent en quatre ans à la villa la Broquerie. Si l'on tient compte des circonstances dans lesquelles l'œuvre fonctionna, du

fait surtout qu'elle était alors condamnée à une organisation absolument provisoire—directeur provisoire, maison provisoire, cadres provisoires,—ce chiffre paraîtra assez considérable.

Il y eut, dans tous les cas, chaque année, progression. En 1910, les retraitants sont au nombre de 164; en 1911, ils sont 258; en 1912, 280; en 1913, 363.

On remarquera peut-être le peu d'écart entre les chiffres de 1911 et 1912. De cela, il existe une bonne raison. L'œuvre, non contente de progresser sur place, commençait à essaimer. Des retraitants étaient retournés dans leurs différentes villes, la flamme de l'apostolat au cœur. Et, grâce à leur zèle, des retraites fermées avaient pu s'organiser à Ottawa et à Québec.

Ces deux initiatives méritent que nous nous y arrêtions un peu.

Ottawa et Québec

A Ottawa, la première retraite fermée eut lieu en 1911. La Congrégation des Oblats de Marie Immaculée a toujours favorisé cette méthode de sanctification. Son fondateur la lui recommande expressément. Il désire que, «soit dans les maisons de la Congrégation, soit ailleurs, les exercices spirituels soient fournis par les siens, tant aux laïques qu'aux prêtres et aux clercs, quand il sera opportun.» (Const., art 8.)

A ce pieux vœu de leur père les fils ont répondu. Ils y ont répondu depuis longtemps, en France, en Allemagne, en Irlande. Ils viennent d'y répondre, à la première occasion, au Canada.

C'est en effet au scolasticat des Pères Oblats que se réunirent les premiers retraitants d'Ottawa. Ils furent, cette année-là, dix-neuf, presque tous membres de l'Association Catholique de la Jeunesse canadienne-française. Leur impression à tous, l'un d'eux l'exprimait, quand il disait à son directeur, en le quittant: «Savoir ce que c'est que la retraite, comme je le sais maintenant, et n'être point venu, ça me ferait presque mourir.» «La retraite, écrivait un autre, m'a donné l'idée d'une vie catholique nouvelle. Sans tarder, dès l'après-midi même de mon retour, je me suis mis à la vivre. J'espère la continuer avec la grâce de Dieu.»

Chaque été, maintenant, quatre ou cinq retraites ont lieu dans la maison de ces dévoués religieux. Elles groupèrent 60 retraitants en 1912, 73 en 1913,

et 72 en 1914. Tous sortent de ce cénacle, «le cœur en liesse et débordant d'ardeurs apostoliques». «Comme c'est bien là, nous écrit d'Ottawa, le principal artisan de ce mouvement, *l'Œuvre qui nous sauvera.* Nos treize retraitants ont été admirables. Leur enthousiasme, le débordement de leurs cœurs ce matin, l'émotion même et leur tristesse de nous quitter si tôt, tout cela prouve qu'ils y ont trouvé un suave goût de revenez-y. Encore une fois l'œuvre est sublime. Elle les renouvelle, et elle nous renouvelle nous aussi. Quand on a vu ces braves gens ne presque point quitter la chapelle de toute la journée, quand on les a vus pleurer à entendre parler de l'amour de Jésus-Christ, quand on les a vus se conduire comme des religieux recueillis et modèles — eux, ces gens du monde, un juge à leur tête — on les aime et on est réconforté.»

A Québec, même succès. Depuis longtemps des retraites individuelles avaient lieu dans la solitude de la villa Manrèse. En mai 1912, un comité placé sous le haut patronage de Son Éminence le cardinal Bégin et la présidence d'honneur de Mgr Roy, se forma pour promouvoir les retraites collectives. Grâce à son zèle, neuf groupes furent organisés cette année même. Quatre-vingt-deux retraitants y prirent part. «Le premier pas, lisons-nous dans *le Croisé* de cette époque, est fait avec bonheur; l'œuvre est lancée. Debout maintenant! Catholiques, fils de Champlain, et en avant pour le Christ et pour Dieu!»

En effet, l'œuvre était bien établie. Elle ne peut fonctionner encore que pendant l'été, mais déjà elle a atteint l'élite des catholiques québecquois. 92 suivirent les exercices en 1913 et 100 en 1914.

Leurs impressions sont celles des retraitants de Boucherville et d'Ottawa. En voici quelques-unes. Écoutons d'abord un jeune dont le cœur déborde de bonheur: «J'éclate de joie et de transports. Vous dire mon bonheur, le crier à tue-tête, le faire savoir de tous mes compagnons, c'est mon vœu. Je ne puis pas garder cela en moi. Non, j'en mourrais. Je l'ai écrit à vingt de mes amis, dans des pages longues, nombreuses, et je ne suis pas satisfait. Voulez-vous en recevoir dans votre journal, dans votre coin des écoliers, l'aveu qui ira loin dire mon bonheur, mon ivresse, mon enthousiasme.

«Je reviens d'une retraite fermée. Trois jours de calme, de prières, de méditations, j'avais accepté cela comme une corvée, comme une sorte de médecine amère qu'il faut bien prendre! C'est prescrit par le médecin et mon confesseur me l'avait prescrit.

«Et voilà que ces trois jours passés plus près de Dieu, à considérer sérieusement sa bonté, à faire le calcul des grâces dont il ne cesse de m'inonder, à réfléchir sur mon orgueilleuse faiblesse, sur mon inconstance... je lâche le mot, sur mon incommensurable sottise, voilà que ces trois jours m'ont apporté les joies les plus vives, les meilleures, les plus fortifiantes que j'ai goûtées dans ma vie.

«Non, je ne me reconnais plus. Est-ce illusion ? Mais il me semble que ce n'est plus moi qui vis, mais Jésus-Christ en moi. Voilà que je parle comme saint Paul! Heureux, si mes amis ne me reconnaissent plus. J'attends cela pour voir si c'est vrai que je suis changé.

«En attendant, laissez-moi dire toute ma joie, demander à tous ceux qui me liront: «En voulez-vous

du bonheur, du bonheur vrai. Essayez une retraite fermée. Essayez toujours! De loin, ça paraît grimacer, mais quand on approche, c'est une figure qui s'épanouit en large sourire.

«Pendant que je vous écris il pleut averse, mais je trouve qu'il fait beau quand même!...»

Sur un ton plus calme, un journaliste exprime les mêmes sentiments. Il y ajoute d'utiles et sérieuses considérations.

«L'idée d'une retraite fermée présente toujours à l'esprit je ne sais quelle image sévère et quelle perspective déconcertante. Il faut en accuser la faiblesse de notre foi et la légèreté du cœur humain, qui voudrait ne se plonger que dans l'ivresse de vivre et la tourbillonnante atmosphère des choses du siècle.

«Nous sommes tous humains, et le vieil homme a franchi avec nous l'avenue souriante qui, du chemin Ste-Foy, conduit au toit hospitalier de Manrèse. Mais Dieu en soit loué! nous avons vécu là-bas des jours de paix profonde, des heures d'ivresse divine, nous avons vécu trois jours de paradis.

«Et c'est pour chanter le cantique de notre gratitude que nous voulons dans les colonnes d'un grand journal catholique, dire nos impressions de retraite fermée et saluer, dans ce moyen si puissant de sanctification, une aube d'espoir, une aube entre cent autres, des victoires insignes que peut encore porter en Nouvelle-France la foi du Christ, la foi catholique.

«A Dieu ne plaise que nous voulions reléguer dans l'ombre les retraites paroissiales, si fécondes en fruits de salut, auxquelles l'Église catholique convie avec instance les âmes et les cœurs! Qu'on se rappelle, au point de vue de la tempérance, par exemple, le résultat

merveilleux de ces triduums et de ces neuvaines, où la sainte croisade est prêchée, où la chaire catholique déploie toutes les ressources de la charité et de l'éloquence, pour ramener au devoir et maintenir soumise la passion qui gronde et veut encore s'égarer dans les sentiers du mal!

«Mais dans ces retraites générales, universelles, la sève de la vérité catholique est encore impuissante, ce semble, à couler dans toutes les veines et toutes les fibres du cœur de tous et de chacun. Et voilà pourquoi ces retraites générales appellent un complément nécessaire, les retraites fermées.

«Là, c'est l'âme du retraitant qui opère tout le travail. Le prédicateur ouvre la porte, indique les horizons, trace la voie, et il en reste là; et l'âme du retraitant, d'abord timide, plaintive, et puis enhardie, sereine, prend son essor vers les cimes, où resplendissent les grandes vérités de notre sainte foi.

«Dans cette odyssée de l'âme vers son Dieu, l'esprit se redresse et s'élève. Il oublie les mille détails mesquins de la vie matérielle, où nous vivons encerclés, emprisonnés; le cœur se dilate, il éprouve avec certitude qu'il est né pour autre chose que le fini et la matière, il goûte la saveur d'un fruit caché que trop souvent, hélas! nous voulons ignorer.

«Je ne sais quel vertige, ou plutôt quel saint effroi s'empare du touriste dont la nacelle sillonne les flots sauvages du Saguenay, lorsqu'il se voit au pied du cap Éternité, en face de ces trois échelons géants superposés avec une symétrie si parfaite! Pourtant ce n'est là que la vision, grandiose c'est vrai, mais toute naturelle, d'une beauté physique et matérielle... Au sein de la retraite fermée, l'homme est comme empoigné

par la vision de sa fin, de sa nature, de son origine, de sa destinée, et l'âme s'abîme devant Dieu, elle se plonge avec un élan inaccoutumé dans la contemplation intense des vérités éternelles et des principes fondamentaux qui sont la base de la vie et la clef de la destinée humaine. C'est là que l'homme se voit dans sa juste taille et qu'il lit au fond de son cœur comme dans un livre ouvert.»

Mais revenons à Boucherville. Pour comprendre et apprécier le travail qui s'y est fait de 1909 à 1914, il sera utile de diviser nos retraites en quelques groupes.

Retraites professionnelles

La première retraite de la Broquerie fut une retraite professionnelle. Elle groupa des jeunes médecins de la dernière promotion. D'autres du même genre suivirent, la même année. Elles réunirent des médecins plus âgés, puis des avocats et des notaires, des instituteurs, des marchands et des hommes d'affaires, des ouvriers.

Ces retraites nous ont toujours paru de la plus haute importance. Nous avons dit pourquoi dans le chapitre sur les groupements homogènes. Elles permettent d'insister sur les devoirs d'état, de les éclairer, de les préciser. «C'est là, écrivait un instituteur dans l'*Enseignement primaire* de 1911, que l'on trouve toutes les vertus nécessaires à l'enseignement: la patience, si souvent battue en brèche, le tact si délicat, le zèle si précieux, la persévérance si indispensable et, dominant tout, le contrôle de soi-même, qui est la dignité propre de l'instituteur. Ces qualités si fortes et si nécessaires, puisque sans elles l'éducateur n'est pas ce qu'il doit être, il faut les aller chercher au sein d'une retraite fermée.»

Elles constituent aussi un milieu des plus favorables à la création d'associations professionnelles catholiques. Les groupements d'hommes de même profession s'imposent. Ils répondent à une tendance naturelle. Ceux dont les intérêts sont identiques finissent ordinairement par se grouper pour les défendre ou les

accroître. Mais on peut se grouper entre hommes de différentes religions. Et ce système est dangereux. Il a même été réprouvé par l'Église pour certaines classes plus exposées à l'influence ambiante. Reste le groupement confessionnel: groupement d'avocats, de médecins, d'instituteurs, d'ouvriers, etc., catholiques. Celui-là satisfait en même temps la tendance de la nature et la direction de l'Église. Or, quel terrain plus propice pour en jeter les bases qu'une retraite fermée professionnelle ?

Ces retraites cependant ne sont pas les plus faciles à organiser. Vous ne sortirez jamais les hommes de profession de leurs bureaux, nous avait-on répété sur tous les tons. Paroles de pessimistes. Elles s'appuyaient toutefois sur plus d'une raison. Nous nous sommes mis à l'œuvre quand même. Surtout nous avons fait prier les communautés religieuses.

La première année, il est venu dix-sept médecins, seize avocats ou notaires, quatorze marchands et hommes d'affaires, dix-neuf ouvriers, sept instituteurs. Ça nous parut un bon début. Ce nombre, il est vrai, ne se maintint pas chaque année. Mais l'élan était donné; il ne tomba jamais complètement. Certains groupes mêmes augmentèrent sensiblement. Ainsi les instituteurs qui n'étaient que sept en 1910 montèrent à dix-sept l'année suivante.

Les résultats furent bons, résultats individuels et résultats sociaux.

J'ai eu dernièrement entre les mains les *notes de retraite* d'un médecin — un des meilleurs amis de notre œuvre — trouvées après sa mort. Avec quelle émotion les ai-je lues et relues. On y saisit sur le vif le travail de la grâce.

Dès les premiers jours de sa première retraite en 1910, le retraitant constate qu'il n'aime pas Dieu comme il devrait, qu'il ne l'aime pas autant qu'il craint le démon. Il s'en plaint. «L'amour de Dieu pour lui-même, pour sa bonté, va-t-il enfin entrer dans mon cœur et n'en jamais sortir ?»

Mais dès le lendemain matin, le ton change: «O mon Dieu! que je meure à la sortie de cette retraite si je ne dois pas *persévérer* jusqu'à la mort dans la crainte du péché et *votre amour*. Donnez-moi la force de briser tous les liens et de ne jamais les renouer. Que vous seul remplissiez mon âme! Oh! que j'ai peur que ça ne dure pas!»

L'amour désiré est donc venu, mais il n'est pas encore assez profond, il est chancelant. Le soir, il s'affermit: «Non, je n'ai plus peur! Je vais tous les soirs répéter, avant de me coucher, les actes de foi, d'espérance et d'amour, en prévision de la mort possible, prochaine peut-être, et je suis sûr que Dieu fera le reste.»

Et le troisièm[illegible] la transformation est complète: «C'est le grand jour. Mon cœur se dilate et bat plus vite. C'est la visite de mon Dieu que j'attends. Je vous adore et vous aime, ô mon Dieu! Venez en moi pour toujours. Puisque je vais manger le pain des anges et boire votre sang, je vais donc devenir un autre vous-même, participant à votre divinité et à votre paix. Faites, ô mon Dieu, que ces pensées ne me laissent jamais.»

Puis, comme dernier mot, cet abandon complet à la Providence: «Faites, ô mon Dieu, que je vous rende toujours grâces de tout ce qui m'arrive de favorable et surtout de ce qui peut m'être contraire, et que dans

les plus grandes adversités, j'aie toujours le courage de vous dire: «Frappez, Seigneur, puisque vos coups sont des caresses.»

Et au cours des deux autres retraites qui suivirent cette première, en 1911 et en 1912, ce sont les mêmes effusions, les mêmes marques d'amour, mais plus ardentes encore et plus parfaites:

«Faites, ô mon Dieu, que tout le reste de ma vie soit une retraite continuelle. Je ne veux plus me séparer de vous...

«Oh oui! mourir plutôt que d'offenser mon Dieu.

«Mon Dieu pardon d'avoir vécu sans toujours vous considérer comme ma seule fin et de vous avoir oublié en ne voyant pas plus loin que les bornes d'un égoïsme sans peur. Vous seul, mon Dieu, pouvez étancher ma soif; que je me plonge dans l'océan de votre infinie bonté!

«J'espère, ô mon Dieu, je crois en votre miséricorde. Je m'appuie sur votre cœur si bon: J'ai confiance que vous ne m'abandonnerez pas. Je me sens plus fort dans mes résolutions. Je demeurerai toujours avec vous. Aucun amour semblable au vôtre. Je vous appartiens tout entier. Tenez-moi, ne permettez pas que je tombe. Que mes jours soient tous employés jusqu'au dernier à mériter le bonheur éternel, la béatitude céleste avec toutes mes affections mortes et vivantes, avec mon père, ma mère, ma femme, mes enfants, mon ami C...

«Que je meure plutôt que de sortir de l'état de grâce où vous m'avez ramené ,ô mon Dieu. C'est la résolution que je prends de nouveau de lutter sans cesse pour expier toute ma vie, de lutter sans cesse pour mourir en paix, car vous me l'avez donnée, cette paix,

gage précieux de la vie éternelle. Vous me l'avez promise, vous l'avez promise à celui qui s'abandonnerait tout entier à votre volonté. Que votre volonté soit faite! Or c'est mon salut que vous voulez, c'est le salut de mon âme. Je vous le confie sans réserve, sans inquiétude, sûr que vous en aurez soin.»

La mort a pu venir, subitement, comme un voleur, et frapper sa victime en pleine rue. Elle n'a pas surpris ce retraitant. Elle ne l'a pas pris à l'improviste. Il l'attendait. Il était préparé à sa visite.

En voici un autre plus jeune, homme de profession libérale lui aussi, et qui raconte ses impressions dans une lettre à l'un de ses frères. Notes moins intimes mais où se laisse mieux voir l'aspect social des retraites.

«C'est la première fois de ma vie que j'ai fait une vraie retraite. Depuis le jeudi soir jusqu'au lundi matin, sous la direction d'un Père jésuite, j'ai prié, gardé le silence, écouté, consulté. J'ai joui intensément de choses qui jusqu'ici, me faisaient peur; j'ai vu clair dans mon ame comme jamais je n'avais vu; je sens en moi une joie et une force qui m'étaient inconnues; j'ai demandé pardon avec une confiance indicible, et, ce qui plus est, je sens que Dieu me l'a accordé et que je commence une vie nouvelle.

«Si je voulais te souhaiter un grand, très grand bienfait, je ne te souhaiterais pas autre chose.

«J'ai suivi, comme toi, chaque année, la mission paroissiale — et nous la suivrons encore et toujours, ensemble. Mais quelle différence entre l'une et l'autre!

«Après le sermon de mission, on retombe tout de suite, dès la porte de l'église, dans la foule, le bruit et les intérêts matériels de la vie. En retraite, on reste dans l'esprit de l'instruction entendue. On

s'assimile dans le recueillement et la réflexion les réflexions du prédicateur et du *Livre des Exercices*.

«En mission, on se contente d'écouter, on est passif. En retraite, on travaille et *on se travaille*. La première produit des impressions que, dès le lendemain, le monde souvent efface. La seconde produit des convictions.

«Le prédicateur de mission exprime des vérités plus générales, pour la foule; il insiste sur des désordres et des vices qui, souvent, ne nous touchent nullement. Dans la retraite par catégorie, il s'applique à montrer lès désordres et les dangers particuliers à la classe qui l'écoute.

«Il faut plus de sentiments pour attirer, émouvoir et retenir les foules. Dans la retraite fermée le Père s'adresse plutôt à la raison devant un groupe choisi, qui a fait le sacrifice de quitter complètement ses occupations pour venir prier en silence et réfléchir.

«Le sentiment, c'est la flamme qui vite s'éteint. Le travail de la raison, dans la prière et le sacrifice, a des effets qui durent.

«En songeant aux missions que j'ai suivies, je dois avouer que je les ai beaucoup laissé faire par le missionnaire, et que, bien peu de temps après chacune, hélas! j'avais le même besoin de la recommencer.

«Le mois dernier, ma retraite, je l'ai faite *moi-même* avec Dieu; et, avec la grâce de Dieu, je sens qu'il y a des choses que je n'aurai jamais à recommencer.

«Je n'ai jamais pu dire, après une mission, qu'elle partageait ma vie en deux et qu'elle rendrait mon avenir tout différent du passé. Aujourd'hui, à le bien

prendre, je puis t'avouer que j'ai deux parties dans ma vie: celle qui a précédé ma retraite, — et celle-ci est si bien réglée que je n'aurai jamais à y revenir, même à la mort — et celle qui la suit, toute différente de l'autre, en joie, en confiance, en énergie et en une espérance dont plusieurs semaines de pratique me donnent déjà une garantie d'avenir.

«Des différences comme celles-là, je pourrais t'en écrire des pages, si je me laissais aller. Les missions ne m'ont jamais appris comme je le sais et le sens maintenant, d'où je viens, où je vais, par quel chemin il faut passer pour arriver, ce qu'est Dieu, ce que nous sommes, ce qu'est le bonheur et le monde, ce que sont les petites affaires qui nous absorbent et la grande affaire du salut.

«Viens, l'été prochain, à la Villa de Boucherville, et tu ne me questionneras plus sur la différence d'une mission et d'une retraite fermée. Tu le sauras et m'en remercieras, et je t'en remercierai de même.

«De plus, tu comprendras, ce qui ne peut être expliqué suffisamment à la foule dans une mission, qu'un catholique de la classe dirigeante n'a pas fait tout son devoir, quand il a travaillé honnêtement pour lui-même et à son salut.

«Il y a des devoirs d'apostolat laïque auxquels il ne peut se soustraire. Et c'est dans la retraite qu'on les comprend. J'ai connu des avocats, des médecins, des députés, des hommes d'affaires qui avaient complètement refait là leurs idées sur ce point et qui retournaient comme des apôtres dans la société...»

Nous pourrions multiplier ces témoignages. Il nous en vient de tous les côtés, sous forme de lettres,

d'articles de journaux ou de revues, de conférences.[1] Mais il faut nous borner.

Des associations professionnelles catholiques, trois au moins ont été fondées à la Broquerie. D'autres y ont été préparées qui ne sont nées que plus tard, à la villa St-Martin, telle cette admirable association des Voyageurs de commerce dont nous dirons un jour l'origine et les œuvres remarquables. Les unes et les autres accomplissent leur travail tranquillement, sans bruit, persuadées qu'à tout groupement une période de formation lente est nécessaire. Le temps viendra bientôt où, solidement assises, elles exerceront autour d'elles, en particulier dans leur profession, une saine et profonde influence.

1. On lira avec fruit dans le compte-rendu du *Congrès général des Ligues du Sacré-Cœur*, septembre 1910, un très beau rapport de M. l'avocat Arthur LARAMÉE.

Retraites d'associations

•

Au premier rang de ces retraites se placent celles des membres de l'Association Catholique de la Jeunesse canadienne-française. Initiateurs de l'œuvre au Canada, ils devaient prêcher d'exemple. Ils n'y manquèrent pas. Leur groupe fut, en 1910, le plus nombreux. En 1911, à la retraite générale instituée à perpétuité, vint se joindre une retraite particulière. C'est le vaillant cercle La Salle de Longueuil qui inaugurait cette pratique. Il devait y être fidèle chaque année, avec plus de vingt membres chaque fois. En 1912 et 1913, le groupe Pie X l'imita. Cette dernière année, le cercle Lamennais eut aussi sa retraite.

Retraite générale et retraite particulière ont leurs avantages respectifs. La première permet aux membres de divers cercles de lier connaissance, de rencontrer leurs chefs, de mieux connaître l'esprit de l'Association. La seconde favorise peut-être davantage le bien immédiat du cercle. On fait un examen de conscience commun, on voit ensemble les déficits de l'année, on se concerte et on s'aguerrit pour les luttes locales à livrer.

L'une et l'autre sont nécessaires. Et les circonstances surtout indiqueront à tel et tel membre de l'Association celle qu'il doit choisir de préférence. Il ne serait pas mauvais de varier de temps en temps, de goûter, au moins une fois, de chacune.

Que les retraites fermées aient rendu à l'Association

catholique de la Jeunesse de grands services, le fait ne peut être mis en doute. Elles ont ranimé le zèle de ses membres, elles leur ont enseigné l'esprit d'abnégation et de sacrifice, elles leur ont appris à vivre une vie de plus en plus surnaturelle. Les aumôniers-directeurs le constatent: un retraitant se distingue ordinairement très vite d'un non-retraitant, un cercle dont les membres sont venus en corps d'un autre qui n'a envoyé que quelques unités.

A l'Association, les retraites fermées ont aussi fourni quelques-unes de leurs meilleures recrues. Tantôt c'est un jeune homme qui, en méditant les grandes vérités de la foi ou la vie de Notre-Seigneur, décide de se faire apôtre; tantôt c'est tout un groupe de paroisse qui s'organise à la conférence du dernier jour.

Voici d'ailleurs un témoignage autorisé. Il émane d'un des officiers les plus distingués de l'Association, un de ceux qui ont le mieux pénétré son esprit et vivent le plus complètement sa vie. C'est au sortir de sa dernière retraite qu'il nous a écrit cette lettre.

«J'ai goûté avec un bonheur plus intense que jamais ces trois jours de tranquille réflexion et de réconfortante paix; pourquoi, mon Dieu, ont-ils passé si vite?

«En vérité je me rends compte aujourd'hui que l'œuvre que vous fondiez au Canada en 1909 est bien «l'œuvre qui nous sauvera». Dans l'intérêt de l'Association Catholique de la Jeunesse canadienne-française je souhaite ardemment que tous ses membres le comprennent bientôt et se hâtent d'utiliser un moyen de formation si parfaitement approprié à leurs besoins.

«L'œuvre des retraites fermées nous sauvera, parce que des centaines de personnes qui répondent

chaque année à votre appel il n'en est pas une seule qui ne se raffermisse dans le bien et qui ne fasse rayonner autour d'elle quelque chose de sa valeur acquise; elle nous sauvera parce qu'elle est créatrice d'initiatives généreuses et qu'elle assure aux œuvres de charité ou de prévoyance sociale la poignée d'apôtres audacieusement intrépides et forts qui sauront se sacrifier avec joie pour l'avancement du bien; elle nous sauvera parce que *surtout*, elle exerce sur la jeunesse une influence profonde, et ne cesse d'orienter vers l'A. C. J. C. la plupart des jeunes gens qui ont tout à coup entrevu, dans un moment de réflexion, le prix inestimable de la vie.

«La retraite fermée n'est pas seulement un bienfait pour l'âme, elle procure au corps un repos nécessaire et constitue une véritable jouissance pour l'esprit. Trois jours de solitude et de parfaite tranquilité, quelle aubaine dans une vie tourmentée par mille préoccupations diverses, quel avantage pour celui qui sent le poids de quelques responsabilités!

«Je sais la part immense d'activité et de dévouement sincère que l'A. C. J. C. doit déjà aux retraites fermées de ses membres. De quelles ressources inépuisables d'énergie ne disposerions-nous pas si tous les chefs de groupe et tous les membres de nos comités s'attachaient, dans le silence fécond de la retraite annuelle, à tremper plus fortement leurs âmes et à mûrir sans cesse de nouveaux projets d'apostolat.

«Avec une inlassable ardeur, livrons-nous à cette propagande d'idées partout où il existe des groupes de l'A. C. J. C. afin que l'Association réponde pleinement à la haute mission qui lui incombe.»

Des amis du dehors pensent d'ailleurs comme

ce dignitaire de l'Association. Un médecin, en contact quotidien avec les étudiants, nous écrit de son côté: «J'ai une foi intense dans la nécessité des retraites fermées. Là seulement, la jeunesse canadienne-française apprendra à méditer, à convaincre d'abord pour vivre ensuite. J'en ai pour garant mon expérience personnelle... De bonne heure, menons-la aux retraites fermées. C'est l'œuvre par excellence. Là seulement germeront et mûriront les moissons du Seigneur, les hommes selon le cœur de Dieu, les âmes d'apôtres. L'élite tant recherchée ne peut sortir que de là. C'est le commencement, c'est la base, c'est le *fondement* de l'édifice social nouveau. Hâtons-nous de le comprendre et de le faire comprendre.»

D'autres associations sont venues régulièrement retremper leur ferveur à la Broquerie: les Conférences de St-Vincent de Paul, les Ligues du Sacré-Cœur, le Tiers-Ordre. Il nous est impossible de nous arrêter à chacune d'elles. Quelques mots seulement de la première pour rappeler le souvenir d'un homme de bien qui fut intimement lié à notre œuvre.

On raconte, à la maison de retraites de Mouveaux, près de Lille, le fait suivant. Un des Pères reçut un jour la visite d'un président de conférence de St-Vincent de Paul.

«— Êtes-vous satisfait de vos œuvres ? lui demanda-t-il. Produisent-elles de bons et solides résultats ?

«— Hélas! répond le brave homme, nous vivons, nous tâchons de nous maintenir, c'est tout ce que nous pouvons demander en ce moment.

«— C'est bien peu. Et à quoi attribuez-vous cet état de choses ?

«— A la difficulté du temps, à l'apathie des hon-

nêtes gens, à la diminution de la foi, à la grossièreté et à l'ignorance des classes pauvres...

«— Ce sont des raisons, mais ce n'est pas la principale. Travaillez-vous sérieusement à vous sanctifier vous-même ?

«Le pauvre président courbait la tête sans répondre.

«— Eh bien! reprit le Père, voilà la cause de vos insuccès. Devenez un saint et vous sanctifierez les autres. Pour commencer, prenez la résolution de venir à Notre-Dame du Haut-Mont, non pas une fois, mais tous les ans; tâchez d'y entraîner vos confrères, et vous ne serez pas longtemps à voir vos œuvres porter des fruits de salut.»

Je ne sais si pareille aventure arriva à l'ancien et regretté président général des Conférences de St-Vincent de Paul de Montréal, le chevalier J.-A. Prendergast, mais à peine le projet des retraites fermées était-il lancé qu'il s'offrait pour travailler à sa réalisation. Il fut le président actif de notre premier comité. Il organisa, en 1910, la retraite des Conférences qui eut lieu, depuis, chaque année. Il en suivit lui-même régulièrement les exercices. Quelque temps avant sa mort, il parla des retraites fermées. «C'était, disait-il, un des meilleurs souvenirs qu'il emportait de cette terre d'exil, un des actes de sa vie les plus consolants, l'œuvre en laquelle il voyait la régénération et le salut de notre pays.» Le chevalier Prendergast fut toujours un apôtre. Le zouave de Pie IX ne mourut jamais en lui. Ceux cependant qui le connurent intimement n'hésitent pas à affirmer que son zèle s'accrût profondément au cours de sa première

retraite, qu'il y prit comme une allure nouvelle, encore plus apostolique.

Il en fut ainsi d'un autre retraitant de la première heure, dont la mémoire comme celle de son ami, M. Prendergast, nous reste chère. C'est l'ancien ministre fédéral, M. Alphonse Desjardins. Lui aussi est parti pour l'éternité, réconforté, renouvelé, tansfiguré par son séjour à la Broquerie. Il ne regrettait qu'une chose, nous confiait-il un jour, c'est que l'œuvre des retraites n'ait pas été établie plus tôt au Canada. «Ce n'est pas deux ou trois fois seulement, ajoutait-il, que j'aurais voulu en profiter, mais vingt et trente!»

Retraites de paroisses

Le groupement des retraitants par paroisse a merveilleusement réussi dans certains pays, comme en Belgique. Nous en avons déjà donné quelques exemples. Au Canada il s'est organisé assez lentement. Durant nos trois premières années, quelques cercles paroissiaux de jeunes gens eurent leur retraite spéciale. Ce fut tout.

En 1913, le curé de Lachine, près de Montréal, se mit à l'œuvre. Il nous amena un premier groupe de vingt-trois retraitants avec lesquels il fit lui-même la retraite, puis, deux mois plus tard, un second de vingt-huit.

Il n'eut pas à regretter son initiative. «C'est une des meilleures inspirations de ma vie, écrit-il, que celle qui m'a porté à organiser une retraite fermée pour les hommes de ma paroisse. Je vous avouerai que le projet m'effrayait d'abord un peu. Et de fait, il m'a coûté bien des démarches et des fatigues, mais maintenant que les résultats se font sentir, je ne puis trop me réjouir de cette initiative. Connaissant ses fruits, je recommencerais de nouveau mon travail, s'il était à refaire, dût-il me coûter cinq fois plus d'efforts. La retraite a en effet donné à ma paroisse un groupe solide de chrétiens convaincus, de chrétiens agissants, de chrétiens communiants. Ils sont les auxiliaires dévoués de leurs pasteurs dans les œuvres à créer comme dans les luttes à soutenir. C'est l'élite laïque si nécessaire de nos jours.

«A mes confrères qui, devant les menées perfides de l'esprit du mal et de ses adeptes, tremblent parfois pour l'avenir de leurs belles paroisses, je ne crains pas de dire: «Envoyez un groupe de vos paroissiens à la retraite fermée. A mon avis il n'y a pas de moyen plus court, plus facile, plus efficace pour réformer une paroisse. C'est l'œuvre par excellence.»

Les paroissiens de M. le chanoine Savaria sont, je crois, du même avis. Leur organisation, complétée aux retraites suivantes, leurs luttes, leurs victoires constitueront un chapitre intéressant de l'histoire de la villa St-Martin. Contentons-nous, cette fois, de rapporter un mot de l'un d'eux.

C'était devant l'église de la paroisse. Son curé l'y rencontre. «Eh, bien! mon ami, lui dit-il, toujours content de votre retraite? — Content, M. le curé! tenez, tout ça rempli d'or — et d'un large geste il désignait la vaste place qui s'étend de l'église au chemin — vous me diriez: c'est à vous, mais c'est en échange de la retraite que vous avez faite, et vous ne pourrez plus en faire d'autres, et vous ne goûterez jamais ce que vous ressentez depuis; non, M. le curé, je ne le prendrais pas, je garderais cent fois plutôt ma retraite!»

Cette parole en étonnera peut-être quelques-uns. Pour nous, elles nous est devenue familière. Que de fois n'avons-nous pas entendu le même aveu en des termes différents, mais aussi énergiques et sincères.

L'exemple donné par la paroisse de Lachine devait être suivi par plusieurs autres. La voie était battue. La villa St-Martin allait bénéficier de l'expérience tentée à la Broquerie.

La Villa Saint-Martin

Dès la première année des retraites, en 1910, on constata que la villa la Broquerie ne pourrait servir longtemps à l'œuvre. Et on songea aussitôt à un nouveau local. Le comité de direction reconnaissait la nécessité d'un changement, d'une installation définitive et plus vaste, mais il ne se sentait pas capable d'en assumer les frais. Et d'année en année, le projet était forcément remis.

En 1912, la Providence suggéra à un retraitant dont on a déjà publié le nom, M. Édouard Gohier, d'offrir un terrain où s'élèverait l'édifice désiré. Cette inspiration lui vint au cours d'une retraite. Il l'examina au pied du tabernacle, puis résolut de la suivre. Son offre généreuse fut acceptée. Et les travaux commencèrent. En novembre 1913, la nouvelle maison était terminée.

Elle est située sur l'île Jésus, dans l'arrondissement scolaire de l'Abord-à-Plouffe et, suivant le désir du généreux donateur du terrain, a pour nom Villa Saint-Martin.

De Montréal le trajet est facile. Les tramways électriques conduisent en quarante minutes à Cartierville, après un changement à Snowdon. Voyage agréable à travers la municipalité d'Outremont, dont les riches et coquettes villas s'accrochent comme des nids aux flancs de la montagne, puis le long de la Côte des Neiges, où se dresse l'Oratoire Saint-Joseph, et de

la ville Saint-Laurent qui laisse voir, à droite, son grand collège et son église aux deux tours carrées.

On descend au terminus de Cartierville. Quelques minutes de marche: le temps de se dégourdir. Puis on traverse le pont. C'est là, à gauche. Une grille à deux battants, fixée à un mur de pierre, ferme l'entrée de la propriété aux curieux et aux vagabonds. Elle est ouverte aux retraitants.

Entrons. Nous voici sur une avenue large et élevée qui longe quelque temps la grève, puis tourne à droite, et se dirige en serpentant vers la maison.

Des deux côtés un admirable paysage. Ici c'est la nature agreste, presque sauvage: bois touffus où l'on peut s'enfoncer et se perdre dans la plus complète solitude, pelouse déroulant son tapis vert jusqu'à la rivière, aux ondes limpides; là, l'art a tracé des allées ombragées, dessiné de ravissantes platebandes, taillé des bosquets, canalisé des sources claires.

Le chemin aboutit à un plateau où se dresse la maison. Il s'élargit alors en un rond-point au milieu duquel surgit une corbeille de fleurs, puis se divise et contourne l'édifice.

La Villa Saint-Martin est une bâtisse en brique, à trois étages, mesurant cent-quarante pieds de long sur cinquante de large. Elle est entourée d'une vaste véranda. On y a une très belle vue sur la rivière des Prairies dont la nappe se déploie, à droite, en forme de lac, puis va se perdre dans le lointain entre deux îles de haute futaie qui semblent barrer l'horizon d'un mur de verdure.

L'installation de la maison est toute moderne. Chaque retraitant a sa chambre, meublée modestement mais pourvue de toutes les commodités: lumière

électrique, double fontaine, etc. Les corridors sont hauts et bien éclairés, les salles vastes et aérées, la chapelle recueillie. Des tableaux instructifs, tel le catéchisme en images de la Bonne Presse, et quelques photographies de groupes de retraitants, ornent les murs.

Bénite solennellement le 2 novembre 1913, la nouvelle maison recevait ses premiers retraitants, le 12 janvier 1914. C'était un groupe de prêtres, parmi lesquels se trouvait Son Excellence le Délégué apostolique au Canada, Mgr Stagni.

Nous n'avons pas l'intention, dans cette brochure qui veut relater simplement les débuts de l'œuvre,de faire l'histoire de la Villa Saint-Martin. Elle viendra, nous l'espérons, à son heure. Qu'il nous suffise de dire que, cette année, la maison reçut environ neuf cents retraitants, et nous ne comptons pas, dans ce nombre, ceux qui vinrent à différentes époques, passer un jour seulement de récollection.

Une retraite a lieu chaque semaine. Presque toutes les professions ont la leur: prêtres, juges et avocats, médecins et pharmaciens, notaires, instituteurs, marchands et hommes d'affaires, voyageurs de commerce, employés, ouvriers, etc. Bon nombre d'associations aussi, et plusieurs paroisses.

A tous ceux qui veulent véritablement venir se recueillir, réfléchir, prier, la Villa Saint-Martin offre, sous son toit, la plus cordiale hospitalité. Contrairement même à ce qui se pratique dans la plupart des maisons d'Europe, elle n'exige de ses hôtes aucune rétribution déterminée. Chacun donne ce qu'il peut. Est-ce à dire que la maison est riche et n'a pas besoin d'aumônes ? Loin de là. Sa situation est même assez



VILLA SAINT-MARTIN: UN COIN DU PARC, À GAUCHE L'ALLÉE CENTRALE

critique. Construite quelques mois avant que n'éclatât la crise financière dont nous souffrons, la Villa Saint-Martin subit le sort de tant d'autres établissements d'éducation ou de charité: les dons généreux qui lui avaient été promis et sur lesquels elle comptait sont forcément remis à plus tard. Il lui faut donc faire face par elle-même à de fortes obligations. Si elle n'impose pas aux retraitants une taxe déterminée, c'est afin de n'en écarter aucun et dans la pensée que les plus fortunés compenseront pour les plus pauvres. Mais plus d'une fois, en face de l'écart considérable entre les dépenses et les recettes de telle et telle retraite, la question s'est posée s'il serait possible de continuer longtemps ce système. Les maisons de Belgique ont, pour les soutenir, des comités de dames et de messieurs, patrons de l'œuvre. Aux retraitants susceptibles de profiter de la retraite, et incapables d'en payer les frais, ils viennent en aide généreusement. L'idée est excellente. Je me contente de la signaler.

Mais revenons à des choses moins terre à terre. Les débuts spirituels de la Villa Saint-Martin sont donc bons, supérieurs même à ceux de plusieurs autres maisons semblables. Que d'hommes cependant, en particulier dans les professions libérales, n'ont pas encore répondu à notre appel!

Les uns *sont effrayés*. Cette fuite du monde, cet abandon de son foyer, de ses affaires, de ses plaisirs, cette vie de silence et de recueillement, ces méditations, ces prières, ce retour sérieux sur soi-même, cette confession... tout cela leur semble trop dur, incompatible avec leur caractère et leur situation. Quelques-uns même, devant des insistances trop fréquentes, s'impatientent: «Ils n'ont pas choisi l'état religieux,

quoi! ils sont hommes du monde. Pouquoi vouloir en faire des moines ? Qu'on les laisse donc tranquilles!»

De tels sentiments pouvaient se comprendre, voici quelques années, au début des retraites. Maintenant ils ne sont guère excusables, car l'épreuve de ces trois jours a été faite par des centaines d'hommes qu'ils connaissent et qu'ils estiment, qui sont comme eux bâtis de chair et d'os, qui ont la même nature et pas plus de dévotion, qui étaient pris dans le même engrenage de la vie, qui aimaient le bruit et les plaisirs, qui redoutaient cette solitude vers laquelle les poussait la grâce de Dieu, et qui cependant en sont revenus ravis, enchantés, décidés à y retourner chaque année. Ce n'est pas une partie de plaisir, diront-ils, non; c'est une affaire sérieuse, très sérieuse même, une série *d'exercices* qui agissent fortement sur l'âme, l'astreignant d'abord à un repliement sur soi-même, puis à une espèce de *recurage* spirituel, parfois assez pénible mais aussi combien salutaire. On en sort comme d'un bain vivifiant. Une paix immense envahit tout l'être, le pénètre jusque dans ses plus intimes profondeurs, l'inonde d'une joie sans mélange, quelque chose d'inconnu jusque là, d'insoupçonné même, comme si une source ignorée venait de jaillir au fond de l'âme, quelque chose vraiment de céleste, de divin.

Nous avons donné au commencement de cette brochure plusieurs témoignages d'anciens retraitants. Qu'on se n'y trompe pas! Il n'y a pas que les bons, les hommes naturellement portés vers les choses de Dieu, ou encore les amants de la solitude et du silence, à parler ainsi. Si l'on en doute, qu'on interroge un ami qui a fait sa retraite fermée, un des plus *diables*, un

gai luron — nous en avons eu — et qu'on s'en rapporte à son jugement.

Les uns sont effrayés, les autres *n'ont pas le temps*. Oh! le nombre de ceux qui n'ont pas le temps! Il est vrai qu'on aime mieux donner cette raison que la première. «Si vous saviez, me répond-on de tous côtés, comme je suis occupé! Je n'ai pas une minute à moi, pas une minute. Je suis un véritable esclave. Impossible d'abandonner — fût-ce une seule journée — mes clients, mon bureau, mon magasin...

— Mais si vous tombiez malade, vous les abandonneriez bien vos clients, ou votre bureau, ou votre magasin! D'ailleurs, en fait, vous abandonnez tout cela, lors de vos vacances d'été, et pas pour trois jours seulement, mais pour huit, pour quinze, quelques fois même plus: voyage au Saguenay, dans le bas du golfe, voire en Europe.....

— C'est vrai, mais j'en souffre. Aussi si ce n'était pas nécessaire... mais ma santé, mes...

— Nécessaire. Vous en appelez à la nécessité! Est-il moins nécessaire de retremper votre âme, de vous mettre une bonne fois en face de votre conscience et de faire le bilan de vos affaires spirituelles, comme vous faites celui de vos affaires temporelles. D'autres croient que c'est plus nécessaire. Et des personnes d'assez grande autorité. Des laïques de haut rang, des prêtres, des évêques, des Papes, Notre-Seigneur lui-même. Je crois qu'ils n'ont pas tort.

Remarquez d'ailleurs que ceux qui viennent faire leur retraite, les plus assidus surtout, les *annuels*, ne sont ni des sans-travail, ni des fainéants, mais bien des professionnels ou des hommes d'affaires très occupés. Leurs occupations en souffrent-elles ? Ils prétendent

que non, que ces trois jours de calme communiquent à leur esprit une activité et une énergie, qui compensent amplement pour les heures retranchées. Il ne faut pas oublier non plus que ce temps ils le donnent à Dieu, à Dieu qui est le maître absolu, le maître des hommes et des événements. Et il n'a pas l'habitude de rester en dette.

Cette vérité, les vrais croyants ne l'oublient pas. O'Connell en est un exemple. Tel trait de sa vie, assez souvent cité, vient ici à sa place. Le grand patriote irlandais faisait sa retraite annuelle de quinze jours, quand surgit au Parlement anglais un grave débat. Un de ses amis accourt vers lui. «O'Connell, dit-il, si vous manquez aujourd'hui à la tribune, c'en est fini de vos vingt ans de combat! nos adversaires emporteront le vote qui doit anéantir tous nos précédents succès.» — «Rassurez-vous, milord, répondit le grand chrétien, en priant et en confessant mes péchés, je plaide ici et maintenant notre cause devant Dieu. Je sollicite de lui le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa gloire; l'émancipation irlandaise n'y perdra rien. Je médite ces paroles: Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. Laissez-moi croire à la parole du Christ, et laissez le Parlement hurler ses menaces. A genoux pour me confesser, je suis plus puissant que debout et le bras étendu pour combattre! je reste à Jésus-Christ pour mieux être à mon pays!»

Il y a enfin une dernière catégorie d'hommes, ceux qui *ignorent* l'œuvre des retraites. Nous en rencontrons de temps à autre. Ils sont plus excusables que les précédents. *Ignoti nulla cupido*. Et encore ? N'y a-t-il pas dans cette ignorance un peu de leur faute ?

En dehors de nos démarches personnelles, nécessairement restreintes, trois grandes voies s'offrent à nous pour le recrutement: les anciens retraitants, la presse, le clergé paroissial. Bien organisées, elles couvrent à peu près tout le champ d'action possible. Peu de sujets peuvent leur échapper. Tous ne seront pas conquis, mais tous auront été mis en éveil.

Parmi nos anciens retraitants un bon nombre sont de véritables apôtres. Certaines de nos retraites furent complètement organisées par eux. Il n'en est aucun, croyons-nous, qui n'ait fait part de son bonheur à quelque parent ou ami et ne l'ait incité à suivre son exemple.

La presse nous fournit aussi une aide précieuse. Les grands quotidiens montréalais et quelques revues, comme la *Semaine Religieuse* de Montréal, publient régulièrement et gracieusement nos avis.

De leur côté, plusieurs prêtres dirigent leurs fidèles vers notre maison. Cette collaboration du clergé est de toutes la plus importante. Le Père Sévérin relevait ainsi, alors qu'il était supérieur de Fayt-Manage, les causes principales du succès des retraites en Belgique:

«Mgr l'évêque de Tournai protégea le berceau de notre œuvre; à leur tour les autres évêques l'ont recommandée de toute façon à leur clergé, durant les retraites ecclésiastiques, dans leurs entretiens privés, dans leurs lettres publiques, par les visites qu'ils font de temps en temps aux maisons de retraites, par leur présence aux réunions des comités ou aux cérémonies des récollections régionales. Aussi le clergé est-il le pivot de notre œuvre, il lui prodigue ses soins, son dévouement, ses sacrifices. Il a compris et il comprend de mieux

en mieux que, grâce à son petit noyau de vaillants chrétiens, qui sont ses conseillers et ses auxiliaires, il peut faire pénétrer partout la divine influence de son ministère.»

Nous voudrions pouvoir dire la même chose. Ce serait exagéré. Le clergé canadien n'a pas apporté jusqu'ici à l'œuvre des retraites le concours que lui a donné le clergé belge. Et cela explique peut-être que nombre de fidèles l'ignorent encore aujourd'hui. Ils la connaissent par les journaux ou leurs amis, ils ne la connaissent pas par leurs prêtres. Différence de la plus haute conséquence, quand il s'agit d'une pratique de piété.

Comme nos frères de Belgique cependant, nous travaillons pour la paroisse, nous essayons de constituer un noyau de chrétiens qui seront les auxiliaires dévoués de leurs curés. Nos anciens retraitants peuvent nous en rendre le témoignage. Nous ne les laissons jamais partir sans leur donner le même mot d'ordre: Vous ne vous occuperez pas seulement de votre propre sanctification, leur disons-nous. Vous penserez aussi à votre prochain. Vous ferez de l'action sociale catholique. Vous serez des apôtres. Mais ne l'oubliez pas. Les premières œuvres auxquelles vous devez vous dévouer, ce sont les œuvres paroissiales. Il vous faut d'abord aider votre curé. Sauf un cas spécial, tout apostolat entendu d'une autre manière risque fort d'être illusoire et erroné.

Et cette direction qui est le thème de la conférence d'œuvres du dernier jour, nous l'étayons sur des motifs solides, nous l'appliquons à des cas concrets et pratiques. On comprend que nous insistions davantage quand nous avons devant nous des hommes

d'une même paroisse, quand surtout leur pasteur est là et profite de l'occasion, si favorable, pour leur dire ce qu'il attend de leur zèle. C'est ce que font quelques curés. Nous souhaitons que leur nombre augmente.

Si tous cependant ne peuvent pas organiser une retraite pour leurs paroissiens, tous peuvent du moins leur faire connaître l'œuvre, stimuler les meilleurs à en profiter, indiquer la date assignée aux hommes de leur profession ou de leur association. Ceci n'est pas très onéreux. Nous publions trois programmes par année, au commencement de janvier, à Pâques et à la fin d'août. Ils contiennent les dates des retraites pour les quatre mois suivants. Nous en expédions aussitôt aux anciens retraitants, à tous les curés de Montréal et à ceux qui nous en font la demande.

Aidés ainsi dans notre travail de recrutement, hautement encouragés par l'épiscopat de la province, soutenus par les prières des communautés religieuses que nous réclamons de nouveau instamment, nous parviendrons — c'est notre ferme espoir — à former dans chaque paroisse, dans chaque profession, dans chaque association, une élite de catholiques convaincus et agissants.

Déjà d'ailleurs la semence des dernières années a germé et le blé lève. Une génération nouvelle apparaît. Des hommes d'œuvre surgissent. Des catholiques endormis se réveillent. D'autres, timides et craintifs, deviennent militants. Les attaques contre la foi sont plus vivement repoussées, les idées vraies plus ardemment propagées, l'œuvre de la bonne presse mieux soutenue, les forces saines en excellente voie d'organisation, les généreuses aspirations et les dévouements

aux nobles causes d'une venue riche et abondante.

Demain, le catholicisme, vécu par un plus grand nombre jusque dans ses ultimes conséquences, rayonnera davantage sur la terre canadienne. De sa doctrine et de sa pratique naîtront des œuvres fécondes qui couvriront notre sol comme d'un manteau protecteur et le préserveront des bouleversements de l'impiété et des blessures du socialisme.

A ce renouveau, les retraites fermées auront largement contribué. Elles en préparent actuellement, dans la réflexion et le recueillement, les ouvriers les plus actifs.

APPENDICE I

Les retraites fermées de femmes

A la conférence du dernier jour, au cours d'une retraite récente, j'insistais sur le travail du recrutement. «Amenez-nous surtout, disais-je, des énergiques, des agissants, des entraîneurs. Ce sont ceux-là d'abord qu'il faut conquérir à Jésus-Christ, en faire ses soldats d'élite.» Un brave retraitant se leva aussitôt: «Ces retraites-là, mon Père, est-ce que c'est seulement pour les hommes ?» Et comme nous le regardions tous, un peu... intrigués, il ajouta: «C'est par rapport à ma femme! J'aimerais ça qu'elle en fît une. Elle a du caractère, et je crois qu'une fois lancée de ce côté-là, elle deviendrait un bon apôtre!»

Des retraites fermées pour les femmes... quelques-uns de ceux ou de celles qui liront ces pages seront peut-être tentés de me poser la même question. Je m'empresse d'y répondre.

Trois maisons, à Montréal, sont actuellement à la disposition des femmes et des jeunes filles qui désirent faire une retraite. Chacune d'elles a déjà un joli bilan à son actif. Ainsi, pour l'année 1914 seulement: la maison des Sœurs de l'Immaculée-Conception, à Ou-

tremont, a eu cinq retraites suivies par deux-cent-quinze retraitantes; la maison Saint-Joseph, treize retraites suivies par trois-cent-une retraitantes; la maison des religieuses de Marie-Réparatrice, treize retraites aussi, suivies par trois-cent-soixante retraitantes. Chez les Sœurs de l'Immaculée-Conception, les retraites n'ont lieu que pendant l'été; aux deux autres maisons il y en a environ une par mois, on y reçoit aussi des personnes qui désirent faire leur retraite seules.

Les religieuses de Marie-Réparatrice ont, en outre, pour leurs anciennes retraitantes, une récollection mensuelle. Et l'on annonce que des retraites semblables seront organisées, cet été, à Ottawa et à Québec.

Les femmes, on le voit, ne sont pas moins bien partagées que les hommes. C'est que, comme le disait dernièrement, dans son *carnet du Sociologue*, M. Aubert du Lac de l'*Action Catholique*, «s'il faut des apôtres laïques chez les hommes, il en faut aussi chez les femmes.»

Les œuvres féminines augmentent de plus en plus. Pour nous en tenir à Montréal, c'est toute une floraison d'organisations variées qui s'épanouit, depuis quelques années, sous le patronage fécond de la Fédération Nationale St-Jean-Baptiste: employées de bureaux, employées de magasins, employées de manufactures, institutrices catholiques, aide-ménagères, etc., etc.

A ces associations diverses, il faut des têtes. Chacune a son comité directeur où fermente l'esprit qui animera tout le corps. Il est de la plus haute importance que celles qui en font partie soient des femmes

d'élite, intelligentes, mais aussi vertueuses, assez humbles pour ne pas s'enorgueillir de leur rôle et l'outrepasser, assez dévouées pour s'attacher fidèlement à leur tâche, même aux sacrifices qui en sont inséparables, assez fermes pour pouvoir empêcher et, au besoin, réprimer les écarts de parole ou d'action auxquels sont exposés tous les groupements de ce genre.

Qui donnera à la femme cet ensemble rare de qualités ? qui lui permettra d'aider ses sœurs, de travailler à l'établissement d'une société meilleure, sans négliger cependant son foyer, sans verser dans un féminisme malsain, mais en respectant toujours l'ordre voulu de Dieu, faisant passer avant tout ses devoirs d'épouse et de mère et ne s'écartant en rien des directions de l'Église ? La même méthode qui a réussi pour les hommes, qui a créé parmi eux une élite, celle dont Notre-Seigneur s'est servi lui-même avec les apôtres: la retraite fermée.

On l'a compris et pratiqué ailleurs depuis longtemps, en France, grâce surtout à l'admirable Ligue Patriotique des Françaises dont les différentes sections rivalisent de zèle pour établir l'œuvre; en Belgique où, dès 1906, il existait quatorze maisons de retraites pour jeunes filles ou femmes; en Hollande, où les petites ouvrières sacrifient allègrement leurs jours de carnaval plutôt que de se priver de ces joies spirituelles.

Grâce à Dieu, le Canada a suivi ces exemples. A peine les retraites fermées d'hommes étaient-elles établies que naissaient les retraites de femmes. On prétend même que ce sont d'abord les femmes qui ont poussé leurs maris à aller se retremper ainsi dans la solitude, mais que ceux-ci, de retour, n'ont pas laissé

la paix à leurs épouses tant qu'elles n'eurent pas fait comme eux. Quoiqu'il en soit, la nouvelle entreprise réussit aussi bien que la première. Ses fruits furent excellents.

Voici le récit que publia le *Messager du Sacré-Cœur* d'une retraite à la maison d'Outremont: «Le 26 juin dernier, quarante-deux jeunes filles, venues des quatre coins de la province, inauguraient, dans la chapelle des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception, l'œuvre des retraites fermées pour la jeunesse féminine. Leur exemple fut bientôt suivi par bon nombre d'autres jeunes personnes qui prirent part aux exercices donnés du 3 au 7 juillet, du 17 au 21 août et du 8 au 13 janvier... Cette première série de retraites obtint les plus consolants résultats. Échangeant l'office de Marthe contre le rôle de Marie, les graves retraitantes oubliaient, quatre jours durant, les soucis, les misères ou les plaisirs de la vie journalière pour ne songer plus qu'à l'unique nécessaire...

«Qu'il faisait bon voir ces pieuses enfants, plongées dans le recueillement et la prière, s'adonner à la méditation des grandes vérités, et, à la faveur des lumières jaillissant de la considération des fins de l'homme, s'appliquer à découvrir la voie particulière que chacune d'elles doit suivre ici-bas. Quel édifiant spectacle n'offrent-elles pas, lorsque midi et soir (durant la belle saison), groupées autour de la Vierge du parterre, elles chantent, avec l'entrain des jours de pensionnat, quelques strophes du *Magnificat* ou quelques versets d'un cantique populaire en l'honneur de Marie, avant de se rendre à la grotte de Lourdes pour y accomplir le petit pèlerinage qui doit précéder chacune de leurs récréations... Ainsi suivies, ces quatre premières

retraites laissèrent les plus heureuses impressions dans l'âme de celles qui y prirent part — impressions dont elles ne firent pas mystère... Leurs regrets de voir s'écouler si rapidement ces heures de solitude qu'elles voudraient pouvoir prolonger à leur gré... leur profonde émotion au moment du départ, les lettres écrites dans la suite aux religieuses dont elles avaient été les hôtes, mais plus encore l'apostolat exercé auprès de leurs sœurs et amies en faveur de l'œuvre des retraites fermées, témoignent hautement des grâces et lumières reçues durant ces jours de réclusion...

«Bon nombre, se reconnaissant appelées à demeurer au milieu du monde, prirent la ferme détermination d'y vivre en véritables chrétiennes, de s'y montrer toujours fidèles au devoir. D'autres se sentant attirées vers l'état religieux, fixèrent leur choix sur diverses congrégations: vie contemplative, vie active et vie mixte se partagèrent ces différentes vocations...

«Puissent, au cours de l'été prochain, beaucoup d'autres jeunes filles, marchant sur les traces de celles qui leur ont si vaillamment frayé la voie, venir chercher dans la retraite une orientation pour la vie qui s'ouvre devant elles.»

Comme on l'a pu constater par les chiffres cités plus haut, ce vœu a été exaucé. Et non seulement des jeunes filles, mais encore des femmes, des mères de famille viennent dans la retraite orienter leur vie. Nous nous réjouissons en particulier de voir cette pratique adoptée par les dirigeantes de la Fédération nationale St-Jean-Baptiste. C'est pour elles surtout, pour les dignitaires de nos associations, les têtes, que les retraites fermées existent. L'idée aussi est excellente d'avoir chaque année la retraite spéciale de telle

association. Les employées de manufactures ont donné l'exemple de cette initiative. D'autres, nous l'espérons, les imiteront.

A l'inoubliable Congrès eucharistique de Montréal, la déléguée de la Ligue Patriotique des Françaises, Mlle Faustin, disait: «J'ai parlé de la flamme de l'apostolat allumée dans notre élite, il faut que je vous dise maintenant où s'allume cette flamme... Elle s'allume, la flamme apostolique, dans les retraites fermées qui, cette année, ont été au nombre de vingt-sept. Qu'en dirais-je ? sinon qu'elles sont les véritables écoles d'apostolat, qu'on s'y hausse l'âme dans la méditation et la prière, et qu'on y prend, sous l'influence de la grâce divine, les nobles résolutions de toute une année.»

Cette flamme d'apostolat, elle est nécessaire aussi à l'élite des femmes canadiennes. Qu'elles aillent l'allumer, comme leurs sœurs de France, au foyer des retraites fermées!

APPENDICE II

Lettre pastorale de Monseigneur l'archevêque de Montréal

PAUL BRUCHÉSI, par la grâce de Dieu et du Siège Apostolique, archevêque de Montréal.

Au clergé séculier et régulier, aux communautés religieuses et à tous les fidèles de notre diocèse, salut, paix et bénédiction en Notre-Seigneur.

NOS TRÈS CHERS FRÈRES,

«Les retraites fermées, inaugurées en 1909, dans notre diocèse par un groupe de l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-française, ont pris rapidement une grande extension. Elles répandent aujourd'hui leurs bienfaits sur toutes les classes de la société. Hommes de diverses conditions, femmes, jeunes gens et jeunes filles en bénéficient. Une nouvelle maison fonctionnant régulièrement durant toute l'année est devenue nécessaire. Elle sera bientôt ouverte. Nous voulons profiter de cette occasion pour vous donner quelques détails sur cette œuvre, vous dire l'intérêt que nous lui portons et les résultats que nous en attendons pour le plus grand bien des âmes qui nous

sont confiées et la gloire de notre sainte religion.

«C'est au cénacle même, nos très chers frères, sous la présidence de la Vierge Marie, qu'eut lieu ce qu'on pourrait appeler la première retraite fermée collective. Les apôtres s'y renfermèrent pour se préparer à la descente du Saint-Esprit [1]. Les merveilles qu'ils accomplirent à leur sortie de ce sanctuaire disent assez quelle force ils y puisèrent.

Cette méthode de sanctification, d'ailleurs, les apôtres ne l'avaient pas trouvée d'eux-mêmes. Elle est d'origine divine. Notre-Seigneur la leur avait souvent enseignée par ses paroles et par ses actes. Quand ils rentraient de leurs travaux apostoliques, il les invitait à se retirer dans quelque lieu isolé. [2] Lui-même fuyait fréquemment le monde. Bien que la solitude ne lui fût pas nécessaire pour être recueilli en Dieu, il tenait, modèle sublime de notre vie, à nous léguer cet exemple efficace. Sur le point de commencer son ministère, après avoir reçu le baptême de Jean-Baptiste, il se retire au désert et y demeure quarante jours dans le jeûne et la prière. Plus tard, entre deux prédications, on le verra souvent abandonner la société des hommes, et tantôt avec ses apôtres, plus ordinairement seul, gagner une montagne solitaire et y prier des nuits.

«Cette pratique du divin Maître, les saints de tous les âges, même ceux que leurs occupations ou leur rang retenaient le plus dans le monde, l'adoptèrent. Rien ne pouvait les empêcher de se renfermer chaque année dans quelque solitude et d'y vivre huit et dix jours, seul à seul avec Dieu, loin de toute affaire et de

---

1 Act., I, 13, 14.   2 Mc., VI, 31.

tout bruit. Une telle halte dans la vie leur paraissait si fructueuse, que plusieurs d'entre eux voulurent la rendre plus facile aux âmes qu'ils dirigeaient. De ce désir naquirent les retraites collectives.

«Saint Ignace de Loyola, saint Charles Borromée, saint Vincent de Paul, M. Olier, saint Alphonse de Liguori furent les plus ardents apôtres du mouvement. Il réussit d'abord auprès du clergé, puis gagna les laïques. Les Jésuites en firent une de leurs œuvres principales partout où ils s'établirent. Les Capucins, les Lazaristes, les Eudistes, les Oratoriens s'y dévouèrent aussi. Saint Vincent de Paul ouvrit à Paris une maison qui reçut de son vivant jusqu'à vingt mille retraitants. De pieuses associations de femmes se formèrent pour procurer les avantages des Exercices spirituels aux personnes de leur sexe.

Sous la Révolution le mouvement subit un arrêt. Mais il reprit avec une ardeur nouvelle au siècle dernier. Peu nombreux sont aujourd'hui les pays où il n'ait pénétré.

«En Belgique, plus de douze mille hommes se retirent chaque année dans une de ces maisons de retraite dont sont si fiers les catholiques belges. «Elles sont nos meilleures citadelles, disait récemment un avocat gantois. Il y a longtemps que sans elles le socialisme serait maître de notre population ouvrière». Le même témoignage se retrouve unanime sur les lèvres des évêques. A chaque occasion, ils proclament la retraite fermée «l'œuvre des œuvres», «le moyen par excellence d'affermir les âmes dans la pratique du bien»; ils exhortent vivement les prêtres à s'en faire les apôtres zélés, les recruteurs actifs. Et c'est parce qu'un grand nombre de curés ont répondu à cet appel,

parce qu'ils ont réussi à conduire dans ces écoles d'apostolat quelques-uns de leurs fidèles que la plupart des paroisses de Belgique possèdent maintenant un noyau de catholiques convaincus, une élite qui soutient son pasteur, qui encadre, transforme et guide la masse.

«Des quatre-vingt-dix diocèses que compte actuellement la France, presque tous possèdent aujourd'hui, régulièrement établies ou fonctionnant seulement pendant les vacances, leurs maisons de retraite. Elles se remplissent de plus en plus chaque année. Un de leurs hôtes les plus illustres et les plus assidus, le comte de Mun, les a appelées des fabriques d'apôtres. Elles ont contribué pour une large part à former cette génération de jeunes catholiques à la foi robuste et intrépide, se nourrissant chaque jour du pain eucharistique, et consacrant au relèvement moral de leur patrie des énergies associées, inconnues jusque-là, et dont les fruits magnifiques apparaissent déjà, sur presque tous les points du sol français, dans un admirable renouveau de vie catholique.

La jeunesse, d'ailleurs, n'est pas la seule classe qu'atteignent ces retraites. Parmi les nombreuses et vaillantes associations catholiques qui se sont organisées récemment en France et travaillent à ramener au Christ leur bien aimé pays, associations d'hommes et de femmes, de jeunes gens et de jeunes filles, de pères de famille, de patrons, d'ouvriers, d'employés, il serait difficile d'en trouver une seule qui n'ait sa base, source vivifiante d'où jaillissent les dévouements surnaturels, dans la retraite fermée suivie annuellement par ses membres. On comprend, après cela, le mot d'ordre qu'un illustre archevêque lançait

dernièrement aux prêtres de son pays: «Jetez des âmes d'élite dans le creuset merveilleux des retraites fermées. Alors nos comités paroissiaux et cantonaux seront tout faits; alors nos patronages et nos associations se créeront et fonctionneront aisément; alors l'œuvre de la bonne presse ne sera qu'un jeu facile; alors l'organisation catholique aura une vie conquérante. Avec de tels apôtres, l'apostolat battra son plein.»

«En Italie, en Allemagne, en Hollande, en Espagne, en Angleterre, les retraites fermées accomplissent le même travail: elles forment et organisent une élite de catholiques.

Pie X, qui avait déjà appelé l'œuvre «*providentielle*», s'est particulièrement réjoui de la voir établie dans son pays. Recevant l'an dernier des retraitants ouvriers de Rome, il a hautement exprimé la joie que lui causait leur action et il a fait des vœux pour qu'ils rencontrassent beaucoup d'imitateurs.

Il eut été regrettable, nos très chers frères, que le Canada ne profitât pas lui aussi de cette admirable méthode de sanctification. Depuis longtemps, il est vrai, les laïques canadiens qui désiraient se recueillir quelques jours pouvaient se retirer dans différentes maisons religieuses. Mais outre qu'un nombre très restreint y trouvait place, aucune organisation n'existait qui les y attirât, et les y groupât pour des exercices communs. Sans doute encore, nous avons nos retraites ou missions paroissiales. Elles fonctionnent admirablement et de longue date. Elles sont une source de régénération spirituelle pour notre peuple.

«Il est un fait, cependant, absolument incontestable:

cette parole divine tombe bien souvent dans des âmes distraites qu'asservissent des préoccupations tenaces, que les affaires et parfois les plaisirs reprennent au sortir de l'église. Elle est obligée, en outre, de s'adresser à des auditeurs de tout rang et de toute vertu, et partant de demeurer dans des applications pratiques générales. De bons résultats se produisent sans doute, pas aussi excellents toutefois que le désirerait le zèle du prêtre. On rompt les liens coupables, on secoue les mauvaises habitudes, on raffermit ses principes, en un mot on reconquiert l'état de grâce et on s'arme pour le mieux conserver, pour demeurer chrétien pratiquant. C'est déjà beaucoup. Nous bénissons le ciel que les missions paroissiales soient entrées dans nos mœurs et qu'elles donnent de tels fruits. Avouons-le cependant: elles ne parviennent pas à transformer le chrétien ordinaire en apôtre, c'est-à-dire en homme pleinement convaincu de la divinité de sa religion, la vivant intégralement, la défendant efficacement, la propageant même sous l'autorité et la direction de ceux que Dieu lui a donnés comme chefs spirituels. C'est l'aveu que faisait un grand chrétien du siècle dernier, habitué lui aussi des retraites fermées, M. de Margerie. Après avoir rappelé les secours nombreux dont la religion nous entoure, il ajoutait: «Tout cela nous apporte la grâce avec abondance. Tout cela est plus qu'il n'en faut pour l'entretien et le progrès de la vie chrétienne. Et nous expérimentons, hélas! que tout cela ne suffit pas à nous préserver de l'envahissement de la routine et de la tiédeur, et que ces deux maladies lentes atteignent jusqu'à l'usage même que nous faisons de ces divins remèdes. Nous ne parvenons pas à orienter comme il faudrait nos affections et nos actes,

à relever, en les rapportant à Dieu, nos besognes quotidiennes, à n'user que pour lui des biens et des maux, des joies et des tristesses.»

«De l'observation de ce fait et dans le but d'y remédier sont nées les retraites fermées au Canada. Elles ne s'adressent pas tant à la masse pour qui suffisent les missions qu'à des groupes assez restreints composés d'hommes d'une même paroisse, d'une même association, d'une même profession. La constitution de ces groupes se fait par sélection. On veut y réunir des chrétiens d'une certaine valeur morale, capables d'exercer dans leur milieu, paroissial ou professionnel, une véritable influence, qui peuvent devenir, s'ils ne le sont déjà, des chefs, des entraîneurs puissants. Sur de telles natures les retraites fermées agiront merveilleusement. Elles transformeront leur mentalité, surnaturaliseront leurs vues, échaufferont leurs âmes. Elles en feront des hommes nouveaux, des convaincus, des ardents, qui n'auront pas seulement la volonté réfléchie et fermement déterminée de sauver leur âme, mais qui souffriront du danger couru par d'autres âmes, qui voudront voler à leur secours, les sauver, qui seront, en un mot, des apôtres. Quelle force invincible au service du bien, quel ferment régénérateur serait, dans chaque paroisse, dans chaque profession, dans chaque association, un noyau de catholiques de cette trempe!

«C'est aux membres de l'Association Catholique de la Jeunesse canadienne-française que les Pères Jésuites, promoteurs des retraites fermées au Canada, se sont d'abord adressés. Une petite phalange répondit à leur appel. Réunis dans la maison Saint-Joseph au Sault-au-Récollet, douze jeunes braves — tels autre-

fois les apôtres — prièrent, se recueillirent, prirent de viriles résolutions, puis retournèrent à leur tâche quotidienne, l'âme embaumée des divines consolations, le cœur ardent et fort. L'œuvre était née. Elle avait débuté, modestement mais sûrement, sous les auspices prometteurs de la jeunesse. Elle allait vivre et grandir. Elle allait s'étendre et produire des fruits.

«Dès l'année suivante, le grain de sénevé commençait à croître. Quinze retraites eurent lieu à Boucherville, dans le vieux manoir historique de La Broquerie, où jadis le père Jacques Marquette, l'illustre découvreur du Mississipi, conféra le sacrement de baptême, et la vénérable Marguerite Bourgeois enseigna le catéchisme. Cent-quatre-vingt-trois hommes les suivirent, groupés par profession ou association: avocats et notaires, médecins, instituteurs, marchands et industriels, ouvriers, prêtres-directeurs et chefs de groupe des ligues du Sacré Cœur, membres de l'Association Catholique de la Jeunesse et des Conférences de Saint-Vincent de Paul. En 1911, des groupes nouveaux — tels ceux des journalistes et des hommes de langue anglaise — s'ajoutèrent aux anciens. Le nombre des retraitants s'éleva à deux cent cinquante-six. Quelques communautés religieuses de Montréal offrirent alors l'hospitalité aux femmes et aux jeunes filles qui voudraient bénéficier, elles aussi, des avantages de ces retraites. Cent quarante-trois, dont un bon nombre d'institutrices, acceptèrent. Et depuis l'œuvre n'a cessé de progresser. Elle s'est établie en plusieurs autres diocèses: Ottawa, Québec, Charlottetown, Trois-Rivières. Elle a fortifié et élargi, grâce à la générosité d'un ancien retraitant, déjà connu pour sa libéralité

envers les institutions catholiques, sa première fondation.

«Le manoir de la Broquerie ne pouvait être utilisé que pendant les mois d'été. Il ne contenait qu'un nombre restreint de chambres. Le 2 novembre prochain, nous aurons le bonheur de bénir à Cartierville-Nord, sur l'Ile Jésus, une nouvelle maison qui sera à la disposition des retraitants, du premier au dernier jour de l'année. Une quarantaine y trouveront place à la fois. Agréablement située au bord de la rivière des Prairies, entourée d'un vaste terrain planté d'arbres, hors de la ville et de ses mille bruits, elle en est cependant assez rapprochée pour que les communications soient faciles et économiques. C'est l'endroit idéal.

Un même avantage s'offre pour les retraites des femmes. Elles avaient lieu jusqu'ici à la maison Saint-Joseph, rue de Lorimier, et chez les Sœurs de l'Immaculée-Conception, à Outremont. Ces deux maisons continueront encore leur apostolat fructueux. Une autre se joindra à elles: la maison des religieuses de Marie-Réparatrice. Cette communauté, récemment établie à Montréal, s'est toujours occupée en Europe des retraites de femmes. Le vaste édifice qu'elle vient de construire près du Mont-Royal, lui permettra de poursuivre ici son œuvre de prédilection.

«Mais, nos très chers frères, plus encore que ces progrès matériels, les résultats spirituels des retraites sont de nature à nous réjouir. Un ancien retraitant de La Broquerie écrivait à son frère, en 1911, ces paroles significatives: «Depuis le jeudi soir jusqu'au lundi matin, sous la direction d'un père jésuite, j'ai prié, gardé le silence, écouté, consulté. J'ai joui intensément

de choses qui jusqu'ici me faisaient peur; j'ai vu clair dans mon âme comme jamais je n'avais vu; je sens en moi une force et une joie qui m'étaient inconnues; j'ai demandé pardon avec une confiance indicible, et ce qui plus est, je sens que Dieu me l'a accordé et que je commence une vie nouvelle...»

«Et voici quelques lignes, non moins consolantes, extraites du compte-rendu des retraites pour l'année 1912: «Qu'avons-nous fait depuis l'an dernier et que devons-nous faire cette année? se demandaient régulièrement les anciens retraitants, durant les récréations et à la conférence du troisième jour. De ces interrogations, des échanges de vues qu'elles provoquaient, des plans ont surgi, des œuvres même sont nées. L'une d'elles est déjà connue. C'est l'établissement permanent, et sur une base braucoup plus large, des retraites elles-mêmes. Ce n'est pas d'ailleurs la seule entreprise qu'ils aient résolue. La propagande des bons livres, la diffusion des bulletins paroissiaux, l'établissement des ligues du Sacré Cœur, la fondation de cercles d'études professionnels et de groupes de l'A. C. J. C., voilà des tâches bien déterminées auxquelles leur dévouement s'est lié. Ils ont déjà commencé à les mener à bonne fin. Ils ne s'arrêteront pas.»

«Une vie intérieure plus parfaite, alimentant un zèle apostolique, très actif mais agissant toujours dans l'ordre, se dévouant surtout aux œuvres paroissiales: voilà en effet ce qu'ont remarqué, chez les anciens retraitants, tous ceux qui so . venus en contact avec eux, particulièrement leurs pasteurs.

«Ne nous étonnons pas, nos très chers frères, de ces transformations, souvent radicales, opérées par les retraites fermées. «La solitude, a dit le R. P. de Ra-

vignan, est la patrie des forts.» Occupée à de pieuses méditations faites sous la direction d'un ministre de Dieu et convergeant toutes vers une vie spirituelle mieux ordonnée, elle devient une source de vertus agissantes, une véritable école de formation apostolique. Ce résultat se fait surtout sentir quand le retraitant se soumet à une méthode, à une discipline ascétique bien arrêtée, tels les Exercices spirituels de saint Ignace. Louis Veuillot qui les avait suivis avec tant de ferveur, à l'époque de sa conversion, écrivait: «Les bénédictions célestes ont toujours été attachées à ces exercices de la retraite spirituelle, si simples et si puissants, qui forcent à de si salutaires retours, font pleuvoir tant de clartés et mènent à de si fermes résolutions. On sait au ciel combien ils ont sauvé d'âmes.» Voici l'éloge qu'en a fait Léon XIII: «Moi-même, autrefois, sentant que mon esprit avait besoin d'un aliment substantiel, je le cherchai quelque temps sans le rencontrer; je lus et relus beaucoup d'ouvrages, mais aucun ne me satisfit. Enfin, le livre des Exercices de saint Ignace m'étant tombé entre les mains, je me vis obligé de dire: voilà l'aliment substantiel que je cherchais. Depuis lors, ce livre ne m'a pas quitté. La seule considération de la fin de l'homme suffit à réformer et reconstituer tout le monde social.» L'ancien soldat de Pampelune est resté guerrier dans l'âme. L'Église est pour lui une armée rangée en bataille, ses membres des chevaliers. Il leur veut des vertus militaires, chevaleresques, qui n'hésitent pas, qui ne s'arrêtent pas à mi-chemin, mais qui vont jusqu'au bout dans la voie ouverte, jusqu'à l'héroïsme, s'il le faut. A faire naître ces vertus, à les développer et à les fortifier, les exercices de saint Ignace tendent

constamment par une ingénieuse et puissante disposition. Qui s'y livre de tout cœur, dans l'apaisante solitude d'une maison religieuse, concentrant toutes ses facultés sur l'unique objet offert à son esprit et suivant les directions données, en sort véritablement apôtre.

«Et cette transformation, parfois assez pénible, s'opère presque toujours au milieu d'une paix et d'une joie croissantes.

«Je n'ai pas connu de jours aussi heureux depuis ma première communion,» disait un avocat éminent, en terminant sa retraite à La Broquerie. Et un autre à cheveux blancs, qui attend la mort déjà annoncée par des signes qui ne trompent pas, écrivait: «Les années de souffrances que je viens de traverser valaient bien la peine d'être vécues, puisqu'elles me réservaient ce bonheur que n'a pas connu mon âge mûr. Ma retraite demeurera une des grandes consolations de ma vie».

«Cette joie ressentie sous l'action fécondante de la grâce, ces renouvellements complets dans le Christ, nous voudrions, nos très chers frères, que tous ceux qui les ont déjà éprouvés prennent l'habitude de les revivre chaque année, nous voudrions qu'un plus grand nombre encore de nos pieux diocésains se décident à en connaître par eux-mêmes l'intime jouissance.

«Des problèmes nouveaux surgissent dans notre pays que n'eurent pas à affronter les générations précédentes. Les rapports, par exemple, entre le capital et le travail deviennent plus difficiles à mesure que croît l'industrie. Nos populations ouvrières auxquelles s'ajoutent constamment de nouveaux apports venus

de la campagne et des pays étrangers, bonnes dans leur ensemble, sont cependant fortement travaillées par des ferments malsains. La cherté croissante de l'existence les aigrit. Le spectre de la misère, dont elles sont menacées, peut les pousser à des actes que réprouve leur sens chrétien. Venir à leur aide par la création d'œuvres sociales est un devoir qui s'impose. D'autre part, la lutte contre l'Église se fait plus organisée, plus systématique. Des hommes qui combattent de concert, d'après un mot d'ordre déterminé et un plan arrêté, ne fussent-ils qu'une poignée, sont toujours à craindre. Il faut à l'association des méchants opposer l'association des bons.

«Mais œuvres sociales et associations catholiques ne vivront, ne produiront des fruits, qu'en autant qu'elles seront soutenues par des hommes qui leur seront entièrement dévoués, par quelques âmes d'élite convaincues de leur nécessité et dont la vie intérieure, surnaturellement unie au Christ, sera le support et la sauvegarde de toute leur action extérieure, de leur travail, de leurs dévouements, de leurs sacrifices.

«Ces âmes d'élite où se formeront-elles ? où acquerront-elles la vertu de s'oublier pour les autres ? Où viendront-elles se retremper au sortir d'un renoncement plus déchirant ou d'un labeur plus intense ? Dans les retraites fermées, proclamait dernièrement un évêque de France. Et le comte de Mun appuie cette parole de sa haute expérience. «Nul, écrit-il, s'il n'en a fait l'expérience, ne sait ce que valent trois jours ainsi passés dans la méditation, arrachés au bruit, à l'agitation, au souci des affaires, donnés à la réflexion et à l'examen loyal de soi-même. J'ose affirmer qu'il n'y a pas pour la vie privée comme pour la vie publique,

pour les devoirs de la famille comme pour les fonctions sociales, pour les hommes d'État comme pour les simples particuliers, de plus forte et plus salutaire préparation...

«Là furent trempés dans la robuste éducation de l'âme et de l'esprit, des caractères que rien ne put ensuite ébranler; là, dans l'élan d'une piété chevaleresque, de généreuses résolutions changèrent des chrétiens timides en apôtres ardents; là se conclurent dans l'intimité des longues causeries, des amitiés fécondes dont l'étroite communauté des idées fut le lien indestructible.»

«C'est donc avec les plus vives instances, nos très chers frères, du plus profond de notre âme, et persuadé d'accomplir un des actes les plus importants et les plus féconds de notre carrière épiscopale, que nous vous exhortons à profiter de cet admirable moyen de sanctification que la Providence réservait à notre pays, en ces jours d'existence plus compliquée et de luttes plus âpres. Chaque paroisse de notre diocèse, chaque profession, chaque association devrait inscrire la retraite fermée parmi ses pratiques annuelles. C'est notre vœu de pasteur des âmes, c'est notre ardent désir. Entre les retraitants venus du même milieu et y retournant, soumis pendant trois jours à la même discipline, des liens étroits se formeront qu'une brusque séparation ne risquera pas ensuite d'affaiblir ou de dénouer. Tous se retrouveront et s'appuieront les uns sur les autres dans la vie quotidienne; les mêmes œuvres et les mêmes combats les grouperont autour de leur curé ou de leur aumônier: infrangible faisceau de volontés associées, phalange de chrétiens, faible en nombre

peut-être, mais forte de sa vaillance, de son union, de sa soumission à ses chefs.

«Nous comptons que tous ceux qui ont quelque autorité sur les âmes, que les curés surtout des différentes paroisses de notre diocèse et les aumôniers de nos associations se feront les apôtres de ce mouvement, les recruteurs actifs des retraites fermées. Qu'ils ne tardent pas à faire connaître à leurs fidèles cette œuvre providentielle, qu'ils leur en montrent les avantages incomparables, qu'ils exhortent les meilleurs à en bénéficier, qu'ils s'entendent même, là où la chose est possible, avec les directeurs de la nouvelle maison et organisent pour leur groupe une retraite spéciale. Ils contribueront ainsi à la formation de l'élite laïque dont l'Église a besoin à notre époque, ils se procureront à eux-mêmes des aides dévoués pour leur apostolat, ils attireront sur leur ministère les bénédictions du ciel.

«Si nos vœux sont entendus et ces directions suivies, le catholicisme, nos très chers frères, verra de beaux jours dans notre pays. Ce ne sont pas tant les armées nombreuses que les corps d'élite qui remportent les victoires. Grâce aux retraites fermées, l'Église aura le sien au Canada, agissant dans les principaux groupements, ferme, discipliné, vaillant, formé, comme le Christ voulut que fussent formés ses apôtres pour conquérir le monde, dans la solitude et la prière. Une méthode apostolique ne saurait se réclamer d'un patronage plus haut et plus sûr. Imiter le divin Maître, c'est aller à des triomphes certains.»

TABLE DES MATIÈRES



